

N O U V E A U
J O U R N A L
HELVÉTIQUE,
O U
ANNALES LITTÉRAIRES
E T P O L I T I Q U E S

DE l'Europe , & principalement de la Suisse.

D E D I É A U R O I.

NOVEMBRE 1780.



A N E U C H A T E L ,
De l'imprim. de la Société Typographique.





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.



PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES.

I. *Voyage de Vienne à Belgrade & à Kilia-
nova , dans le pays des Tartares Budziacs
& Nogais dans la Crimée , & de Kaffa à
Constantinople , au travers de la mer
Noire ; avec le retour à Vienne , par
Triest. Fait dans les années 1768 , 1769
& 1770 , par NICOLAS - ERNEST
KLEEMAN. On y a joint la description
des choses les plus remarquables concer-
nant la Crimée. Traduit de l'allemand.
A Neuchatel , de l'imprimerie de la So-
ciété Typographique , 1780 , vol. in-8°.*

LE voyage dont j'entreprends ici de ren-
dre compte , ne ressemble guere à ceux dont

A ij

j'ai eu précédemment occasion de parler. Ce ne sont pas des naturalistes , des observateurs , des philosophes , à la sagacité desquels rien n'échappe , dont l'œil exercé veut tout pénétrer , qui ne voyagent que pour augmenter le trésor des connaissances humaines. Ce n'est pas un amateur enthousiaste du beau en tout genre , dont la vive & brillante imagination embellit & anime les récits. Ce n'est ni un Gmelin , ni un Pallas , ni un Sherlock , que notre Kleeman. C'est tout simplement un marchand qui , voyageant pour les affaires de son commerce , raconte d'abord ses aventures , puis rassemble sous certains chefs , à la suite de son journal , les observations les plus remarquables.

Les voyageurs de ce genre ont leur mérite. Si d'un côté ils n'observent que par occasion , d'un autre côté ils ne cherchent pas à voir de telle ou telle manière : ils présentent les objets , sinon toujours tels qu'ils sont , au moins tels qu'ils paraissent être : ils n'iront pas déterrer des vérités nouvelles ; mais ils vous diront fidèlement toutes celles qui , sans beaucoup de recherches , viendront s'offrir à eux. Cherchez ailleurs de l'élégance , de la chaleur , de belles descriptions , des choses approfondies : vous ne trouverez chez eux qu'une relation toute unie : ils ne sont que voyageurs.

C'en est assez pour qu'on les lise, sur-tout lorsqu'ils nous parlent d'un pays aussi peu connu que la Crimée: la curiosité nous rend coulans sur le style, & l'on écoute toujours avec intérêt quelqu'un qui vient de loin.

D'ailleurs il ne faut pas se représenter Kleeman comme un de ces marchands si fort enfoncés dans leur commerce que hors de cette unique & grande science de s'enrichir ils sont tout-à-fait hors de leur sphere; qui ne savent que vendre, acheter, spéculer, négocier, calculer, & méprisent généreusement tout le reste; qui, jour & nuit pensant & rêvant, ne roulent dans leur tête que projets & affaires, & avec qui il faut absolument parler de commerce, si l'on veut en avoir un mot de bon sens.

On peut être marchand & curieux, marchand & instruit: Kleeman est l'un & l'autre. Il veut tout voir; il regarde sans qu'il y ait le moindre profit à regarder. Il fait la géographie, il fait l'histoire ancienne, il fait le latin, il a lu son Ovide, il le cite. Au bord de la mer Noire, dont un vent glacé commence à geler la surface, au milieu des amas de neige & des plaines de glace, exposé à toutes les rigueurs d'un froid pénétrant, sous un ciel plombé que ne vient point azurer la lumière, il se rappelle fort à propos les la-

6 JOURNAL HELVETIQUE.

mentables élégies que ce triste séjour inspirait au poète latin.

D'après ce que je viens de vous dire, lecteur, vous pouvez juger vous-même avec assez de connaissance de cause du voyage de Kleeman, & voir si cette lecture vous convient ou non. Il faut pourtant vous en dire quelque chose de plus.

Je ne ferai pas long sur son journal, quoique les dix-neuf chapitres qui le composent remplissent cent quatre-vingt-huit pages.

Au lieu de descriptions pittoresques & poétiques, au lieu d'observations d'histoire naturelle, on n'entend parler dans cette relation que des mauvaises auberges, des chemins détestables, des villes mal bâties & ruinées, que Kleeman a trouvées sur sa route. Il n'est question que des vexations des douaniers, de l'insolence des Janissaires, des friponneries des Arméniens. Jamais voyageur ne fut plus malencontreux que le pauvre Nicolas-Ernest Kleeman.

Il avait au reste bien mal pris son tems pour voyager. La Russie & la Porte étaient en guerre. Leurs armées également redoutables, également pillardes, erraient dans le voisinage de la Crimée : des bruits de guerre & des alarmes continuelles effrayaient notre voyageur ; sans cesse il tremblait pour ses marchandises & pour sa vie.

Par-tout il trouve des dangers. Sur le Danube, en se promenant sur le bord de la barque avec des pantouffles neuves, le pied lui glisse, il tombe dans le fleuve, & le voilà en risque de se noyer. Arrivé chez son interprete, cet interprete se trouve être un frippon, qui lui vole son argent & ses papiers, & qui de plus veut le battre : heureusement Kleeman est le plus fort, & lui donne tant de coups sur son vilain visage, qu'il ne tarde pas à être couvert de sang, au point de pouvoir à peine faire usage de ses yeux : succès glorieux, auquel le lecteur prend beaucoup de part. C'est ainsi que dans Virgile le héros Entellès renvoie à demi-mort le présomptueux Darès, qui avait osé le défier au combat du ceste. Mais ici le vaincu revient à la charge, & va essayer de se venger sur son vainqueur quand il est endormi. Il le saisit à la gorge; & si notre héros ne se fût réveillé bien vite & n'eût eu recours à son coutelas, il était étranglé. Voilà, comme on voit, de tragiques aventures. Kleeman n'en a guere d'autres; presque toujours il a à faire à des coquins. Les plus honnêtes gens qu'il rencontre sur sa route, ce sont encore les Tartares.

Assurément ce journal ne donnera à personne l'envie de voyager, du moins en Crimée; & l'épigraphe qui lui conviendrait

8 JOURNAL HELVÉTIQUE.

le mieux ferait ce vers de Lafontaine :

Reste dans ton pays , par la nature instruit.

C'en est la morale.

Le récit de notre voyageur est de tems en tems entre-mêlé de quelques réflexions : en voici une , qu'un journaliste exact ne peut se dispenser de rapporter. " Le kan avait perdu depuis un an quarante-six de ses femmes. Combien de gens parmi nous , obligés de se contenter pour toute leur vie d'une seule femme ! Et la mort peut tout-à-coup en enlever à ce prince un si grand nombre sans qu'il y paraisse ! „ La remarque est plaisante , & cette exclamation douloureuse fait un très-bon effet.

Ailleurs , en parlant des mauvais repas qu'il a payés fort cher à des cabaretiers mal-propres & brutaux , il prévient prudemment le reproche qu'on fait aux voyageurs de parler trop souvent des auberges & de ce qu'on leur y a servi. " J'avoue , dit-il , que dans le fond cela intéresse fort peu le lecteur , & les critiques ont *en quelque façon* raison. Il n'en est cependant pas moins vrai que l'estomac a ses droits. „ Principe incontestable , qui donne à tout voyageur *le droit* de se plaindre à ses lecteurs , quand on lui fait faire trop mauvaise chère sur sa route.

On se tromperait cependant , je dois le

dire, si l'on croyait qu'il n'y a rien d'intéressant dans ce journal. C'est, encore une fois, une simple relation de voyage, qui devient intéressante toutes les fois que les objets eux-mêmes le sont, & qui cesse de l'être lorsqu'ils ne le sont plus.

Il y a, par exemple, un endroit où le Danube, resserré entre des rocs escarpés, précipite ses ondes avec un bruit effrayant: quoiqu'il y ait peu de danger, on ne fait point ce trajet sans crainte. Kleeman rend, ce me semble, avec intérêt cette situation. " Les vagues commençaient à devenir très-grosses & très-agitées, quoique l'on ne découvrit point encore les masses de rochers. Elles faisaient un si grand bruit, qu'il était impossible d'entendre les cris des bateliers qui étaient obligés de se parler par signes. . . Je regardais les masses énormes de pierres, & les espaces serrés, au travers desquels l'eau se précipitait en bouillonnant. La barque volait comme un trait, tantôt droite, d'autres fois en-travers; les vagues y entraient de toutes parts: à peine avions-nous franchi un gouffre, que nous en appercevions de nouveaux qu'il était impossible d'éviter. Nous avons été près d'un quart-d'heure dans cette situation pénible: pendant tout ce tems je n'ai entendu que le mugissement des vagues, & des cris continuels d'*Allah!* On

fait que ce mot signifie *Dieu* ; c'est l'invocation ordinaire des Turcs quand ils se croient en danger.

Ce récit n'est pas poétique, je le fais ; mais la chose elle-même est poétique. Le style du voyageur n'aide point à l'effet, il est vrai ; mais aussi n'est-ce pas sa tâche : il suffit qu'il raconte. Alors, si vous avez de l'imagination, faites vous-même le tableau : vous avez le bloc de marbre brut, tirez-en la statue.

Il en est de même des réflexions : si vous êtes philosophe, faites-les. Kleeman vous dira que les habitans de la Crimée vivent fort long-tems, que dans l'âge le plus avancé ils n'ont pas l'air décrépité. Il ajoutera qu'ils n'ont point de médecins, & que tout leur art de guérir se borne à la connaissance de quelques simples. Ne saurez-vous pas bien tirer la conséquence de cela ? est-il besoin qu'il vous l'indique ?

On se gâte en lisant des voyageurs poètes, comme un M. Forster & quelques autres, ou des voyageurs philosophes, qui ne se bornent pas à voir & à raconter. On perd ainsi le vrai goût des relations de voyages. . . Il faut convenir que ce n'est pas une bien grande perte.

Quoi qu'il en soit, citons encore quelques-unes des observations de Kleeman ; car en voilà assez & de reste sur son journal.

Il parle avec un peu d'humeur de la milice Turque, & cela est bien pardonnable à un pauvre voyageur, qui tout le long de son voyage tremblait de tomber entre les mains de quelque parti de pillards. On fait d'ailleurs qu'une armée Turque n'est en effet qu'un amas tumultuaire d'hommes de toute espèce, qui, excités par l'espoir du butin, se rassemblent au premier signal sous des drapeaux que le premier revers leur fera tout aussi aisément abandonner. Sans employer la force, sans donner un sou d'engagement, le grand-seigneur peut ainsi en peu de jours avoir deux cents mille hommes en armes sur sa frontière; il semble que, comme Pompée, il n'ait qu'à frapper du pied la terre pour en faire sortir des légions; mais quelles légions! On comprend bien qu'elles sont indisciplinées & indisciplinables: un bagage prodigieux retarde leur marche; tout y est en confusion. Encore aujourd'hui une petite armée d'hommes bien disciplinés dissipera cet essaim de barbares.

Un musulman a-t-il de quoi acheter un cheval & un équipage de cavalier? le voi'à Spahi: n'a-t-il pas de quoi? il se fait Janissaire. Voilà donc ce que c'est que ces redoutables Janissaires, dont le nom seul fait trembler.

Leur équipage est à la fois terrible, incom-

mode & plaisant : ils ont sur eux tout un arsenal. Une cotte de maille défend leur corps ; un sabre pend a leur côté ; dans une ceinture garnie de ses boucles sont passés deux pistolets , deux ou trois cartouches , un couteau , un poignard , un coutelas ; au-dessous pend un autre attirail bizarrement assorti , des cornets de poudre , des amulettes & de quoi fumer. Ils tiennent de plus un fusil à la main.

Dans cet accoutrement , digne du vaillant gouverneur de Barataria , un soldat Turc s'avance fièrement , persuadé que le respect & l'épouvante marchent devant lui. Il ne craint rien . . . que l'ennemi.

Tous leurs mouvemens sont lents & maladroits. En vain voudrait-on les exercer. " Qui pourrait , dit Kleeman , les engager à apprendre quelque chose ? Comme musulmans , la nature ne les a-t-elle pas doués de toute la sagesse humaine & de toute la dextérité imaginable ? Chacun d'eux n'est-il pas un grand seigneur , & peut-il reconnaître un maître ? „ La sotte espèce de gens que ces Janissaires ! Si du moins il n'y en avait qu'en Turquie !

Mais parlons des Tartares de Crimée , qui , tout voleurs qu'ils sont , valent infiniment mieux que les Turcs.

Leur kan , s'il faut l'en croire , descend de

Gengiskan. C'est la Porte qui le nomme; & les Murfes, ou nobles, ont le droit de le confirmer.

Ce sont eux qui forment la cour, composent son conseil, commandent ses armées & gouvernent avec lui. Il est si éloigné d'être despote qu'il ne peut déclarer la guerre que de leur consentement.

Comme ses revenus sont trop modiques, il est forcé d'avoir recours aux vexations pour y suppléer. Ne vaudrait-il pas mieux pour ses peuples payer davantage? Depuis les rois jusqu'aux justiciers de village il y a de très-grands inconvéniens à ce que tout homme qui sert le public soit mal payé. De maniere ou d'autre, c'est toujours le public qui paie le surplus, quand ce ne serait que par être mal servi. Ainsi cette économie est mal entendue.

On trouvera peut-être assez singulier que la sœur du kan, sous le titre de sultane-uhla, jouisse d'une considération distinguée, & qu'elle ait ses revenus fixes, distincts de ceux de son frere, & indépendans de lui. Aucune sœur de roi ne jouit d'un semblable privilege.

On sera moins surpris d'apprendre que la déposition du kan est un événement fort ordinaire, sur-tout lorsqu'on saura qu'environ deux cents sultans, ou princes du sang, descendus de Gengiskan comme lui, aspirent

à le supplanter , & cabalent à la Porte contre lui. Réussissent-ils ? il faut que bien vite & sans témoigner à son successeur le moindre ressentiment , le kan déposé se rende au lieu de son exil.

De pareils souverains doivent naturellement gouverner assez mal : ce n'est pas parmi eux qu'on cherchera des *pères & pasteurs des peuples*. Comment s'attacheraient-ils beaucoup à leurs sujets ? Ils leur demeurent toujours étrangers. Ils ne songent qu'à jouir à la hâte des prérogatives du pouvoir.

Alienus oves pastor bis mulget in hora.

Cette devise , dirait M. Linguet , convient à tout gouvernement où le souverain ne peut pas regarder l'état comme sa propriété.

De tous ces kans , le plus grand , le plus sage , le plus chéri des Tartares , parmi lesquels sa mémoire & sa famille sont encore en vénération , c'est *Gerey* , auquel Kleeman eut , comme il le dit respectueusement , *l'honneur d'être présenté*. Or qu'était ce *Gerey* ? Un prince voluptueux , prodigue , endetté , attirant à soi par toutes sortes de voies l'argent de ses sujets & des étrangers. Mais il était magnifique , il était poli ; il bâtissait ; il avait le projet de policer les mœurs des Tartares ; il avait quelque teinture des sciences de l'Europe , de l'astronomie , de la géogra-

phie, des fortifications, de la chymie... & de l'alchymie, qui était sa passion; il se ruinait en tentatives pour faire de l'or. Avec tout cela, il eût été le Louis XIV, ou, si vous l'aimez mieux, le François premier de la petite Tartarie. N'en rions point: je ne vois pas que parmi les peuples policés il en coûte beaucoup davantage aux souverains de se faire adorer de leurs sujets. Qu'un prince ait les petits défauts de Gerey; qu'il soit prodigue de l'argent qu'il extorque, qu'il soit voluptueux, ou, comme on s'exprimerait en parlant d'un simple particulier, d'ébauché, qu'importe? En est-il moins un grand prince? Un peu d'éclat, un peu d'élégance & de goût, un peu de science, rachètent bien tout cela. Ce qu'on pardonnerait le plus difficilement à un Gerey, s'il régnait sur quelque nation policée de notre Europe, ce serait son goût pour l'alchymie: car nous passons aisément des vices à nos rois; mais nous ne leur passons ni des ridicules, ni de la sottise... Mais de quoi vais-je là me mêler?

*Cum canerem reges.... Cynthus aurem
Vellit & admonuit.*

J'allais parler des rois; Apollon me fit taire.
Arrête, me dit-il, arrête, téméraire!...

Minerve approuva fort ce conseil d'Apollon ;

Aussi-tôt je changeai de ton.

J'ai déjà dit combien Kleeman était content des Tartares de Crimée ; il va même jusqu'à dire : " On ne voit rien de sauvage & de barbare en eux ; ils font cas de l'humanité , & la pratiquent , ainsi que les autres vertus qui l'accompagnent ordinairement. „

Quoique soumis au même gouvernement , les Tartares Nogais ne leur ressemblent guere. Ils font métier de détrouiller les passans : observons cependant que jamais ils ne tuent qu'à leur corps défendant. A en juger par les relations des voyageurs , on croirait presque le penchant au larcin naturel à l'homme : mais par-tout on voit que le meurtre est contre la nature.

Rapportons aussi un usage hospitalier de ces Tartares. Lorsqu'ils ont de belles esclaves , ils invitent les étrangers , sur-tout s'ils sont bien faits , à avoir commerce avec elles. Mais , disons tout , ce n'est pas déintéressément ; c'est dans l'espérance , bien [a] ou mal fondée , qu'il en naîtra de plus beaux esclaves. Kleeman ne dit pas qu'on lui ait fait à lui-même de pareilles offres : mais il

[a] Plaisanterie à part , est-elle mal fondée ? C'est une question que je propose aux naturalistes.

conte

conte que le médecin Blanchet, homme beau & bien fait, s'étant un jour arrêté dans un de leurs villages pour y changer de chevaux, fut abordé par un honnête Tartare qui le pria bien humblement de venir chez lui. Blanchet le suivit, croyant qu'il s'agissait de quelque maladie : c'étaient de jolies esclaves qu'on avait à lui présenter. Après beaucoup d'inutiles instances, à la fin les Tartares, indignés de son impolitesse & de son peu de complaisance, se mirent à lui crier des injures, jusqu'à ce qu'il fut hors de la portée de leur vue.

Quant aux Arméniens, notre voyageur, d'accord en cela avec tous les autres, en dit tout le mal imaginable. Son frippon d'interprete était de cette nation, & ne valait guere moins que les autres. Kleeman logea quelques jours chez lui, & fut témoin de leurs festins qui durent quelquefois plus d'un jour, & dans lesquels, après avoir dévotement commencé par la priere, ils s'abandonnent aux plus dégoûtans excès de la gourmandise, de l'ivrognerie & de l'indécence.

Un trait de leur ignorance, qui mérite d'être rapporté, c'est qu'ils croient fermement que la monnoie d'Empire qui abonde en Turquie, provient du tribut annuel que l'empereur est obligé de payer au sultan. C'est une bêtise ; & aux yeux de Kleeman,

sujet de l'empereur , c'est une *impudence*.

Je puis terminer ici mon extrait ; car on ne trouverait rien de neuf dans ce que dit notre voyageur sur la manière dont la justice est administrée en Turquie : chacun sait combien elle est sévère & expéditive ; chacun fait l'aventure mille fois citée du boulanger de Constantinople , jeté dans son four parce qu'il avait de faux poids ; chacun a déjà raisonné à sa manière sur les avantages & les inconvéniens d'une semblable administration.

Quant à la religion des Turcs , à sa division en soixante & dix sectes , à l'intolérance furieuse de chacune de ces sectes , aux jeûnes , aux prières prescrites par l'Alcoran , à la loi de donner en aumônes le quart de ses revenus : nos voyageurs Russes nous ont suffisamment instruits sur tout cela. Voulez-vous savoir de plus , que chacun de ces imbécilles musulmans prétend avoir soixante & dix anges gardiens , & que , selon lui , cette légion d'esprits se plaît sur-tout à habiter dans les replis ondoyans d'une barbe majestueuse ? Voilà des anges bien logés !

Vous n'ignorez pas non plus combien les femmes ont à se plaindre de Mahomet. Il en donne à un seul homme autant qu'il peut en entretenir ; cet homme a le droit de les renvoyer sous le moindre prétexte : jeunes ,

il les fait servir à ses plaisirs, sans les approcher de son cœur ; vieilles, s'il est galant homme, il a la bonté d'en prendre le même soin que d'un vieux animal domestique qui n'est plus bon à rien, dont on remplit la crèche & qu'on laisse mourir en paix. Le faux prophète leur fait porter tout le poids de la malédiction prononcée contre Eve, dont elles ne se ressentent guere à Paris. Encore si après leur mort elles pouvaient espérer d'être admises parmi les Houris ! Ce serait quelque chose ; Ninon (& bien d'autres peut-être) n'eût pas dédaigné cette immortalité. Mais point. Trop heureuses qu'on leur permette d'habiter l'avant-cour du paradis, elles pourront, si cela leur convient, s'amuser à contempler par-dessus les murs le spectacle, assez peu réjouissant, ce me semble, pour elles, des plaisirs des élus. Il faut convenir que cette religion mahométane est une impertinente, une abominable religion.

Un mot encore, & pour cause. La défense de boire du vin est très-expresse dans l'Alcoran, & de bons musulmans s'enivrent. Comment cela ? Le voici. Ils commencent par regarder ce précepte, non comme un ordre absolu, mais comme un conseil salutaire : puis tout en convenant que ce conseil est fort sage & excellent à suivre, ils le

violent sans beaucoup de scrupule. C'est ainsi, autant que je puis le voir, que les chrétiens observent l'Évangile. Et les prédicateurs n'y contribuent-ils point, lorsque, cherchant à se concilier des suffrages, ils proposent comme des avis les préceptes de leur Maître? C'est un prédicateur fait pour avoir la vogue aujourd'hui, je l'avoue, que celui qui, ménageant la délicatesse de ses auditeurs, est trop poli pour menacer personne de l'enfer : mais est-ce bien le christianisme qu'il prêche? Si Jésus est le grand & souverain *Conseiller*, c'est *avec* bien de l'*autorité* qu'il conseille.

J'ai tort peut-être de placer une réflexion aussi sérieuse à la suite d'un extrait dans le goût de celui-ci, & je sens qu'on pourra me reprocher de *passer* trop brusquement *du plaisant au sévère*. Mais devais-je laisser échapper l'occasion de dire à mes lecteurs une vérité utile? Supposons que ce ne soit pas le moment de la dire, y a-t-il quelqu'un que cela doive empêcher d'en profiter? C.



II. *Mémoires de la société établie à Geneve, pour l'encouragement des arts & de l'agriculture, tome premier, seconde partie, in-4°. A Geneve, 1780, imprimés chez Bonnant; & se trouvent chez Chirol, Duvillard & Bardin.*

NOUS annonçons avec empressement au public cet ouvrage utile, & nous voudrions que ce Journal fût plus répandu, pour qu'il nous fût possible de contribuer davantage à en faire connaître le mérite.

Tout ce qui était à notre portée dans ce recueil, nous l'avons lu avec intérêt; & nous présumons dès lors que des mémoires, dont nous ne sommes du tout point juges, tels qu'un Essai sur les échappemens, un Essai sur les engrenages, méritent l'attention du public, & particulièrement des horlogers qui ont approfondi la théorie de leur art.

Un Essai sur les prés (car presque toutes les pieces qui forment ce volume se présentent sous le titre modeste d'Essais) nous a paru ce qu'il y avait ici de plus intéressant pour le plus grand nombre des lecteurs. Les arts n'intéressent guere que ceux qui les exercent & les cultivent; au lieu que l'agriculture intéresse plus ou moins presque tous les hommes. Je ne fais quel charme semble

être attaché aux détails de l'économie rurale : fans même qu'on soit cultivateur , ils attachent , peut-être parce qu'en nous rapprochant de la nature , ils rappellent à notre esprit des idées agréables. On peut lire *le Socrate rustique* à peu près comme on lit *Robinson* , & presqu'avec autant de plaisir.

Nous avons donc cru pouvoir nous emparer de ce morceau , & l'insérer dans nos pieces fugitives ; car nous n'aurons vraisemblablement que bien peu de souscripteurs qui veuillent se procurer ces mémoires , & nous n'en aurons presque point qui ne soient bien aises de lire cet essai. Il faut espérer aussi que la société des arts de Geneve ne trouvera pas mauvais ce petit larcin , qui n'a pour but que celui même qu'elle se propose dans tous ses travaux & dans toutes ses recherches , d'être utile.

Un précis historique des principales opérations de la société pendant les deux dernières années , sert d'introduction à ce recueil. On y voit avec plaisir le succès de quelques-unes de ses tentatives pour l'encouragement des arts utiles. Une école de dessin d'après nature , dont les élèves étonnent par leurs progrès , formera d'habiles graveurs en taille-douce ; genre d'industrie bien convenable dans une ville où fleurit la typographie , aujourd'hui sur-tout que de

belles estampes font quelquefois le plus grand prix d'un ouvrage, & sont devenues l'ornement presqu'inséparable de toute édition un peu soignée.

Il n'est presqu'aucun art qui ne puisse retirer quelque avantage d'une autre institution de la société, qui est celle d'un cours annuel, public & gratuit de chymie. C'est une science, comme le dit fort ingénieusement le rédacteur de cette collection, qui *tient, pour ainsi dire, à tous les arts par leurs racines*. Déjà les émailleurs ont profité de ce cours pour la composition de leurs couleurs.

On fait que le cours apparent du soleil, ou, pour parler philosophiquement, la révolution diurne de la terre n'est pas une mesure exacte, uniforme & invariable du tems; en sorte qu'on distingue le tems vrai du tems apparent, & qu'une montre bien réglée doit marcher plus régulièrement que notre globe ne tourne sur son axe. Tel est le degré de précision auquel nous sommes parvenus, quoique Virgile ait dit :

Solem quis dicere falsum

Audeat ?

Qui pourrait, ô soleil ! t'accuser d'imposture ?

Le tems est venu où les hommes l'ont osé ;
& le moment du midi n'a plus été le même

pour les gens instruits & pour le vulgaire. Or qu'a-t-on fait à Geneve ? Tous les jours à midi , au vrai midi , un coup frappé sur la grosse cloche avertit chacun de régler sa montre indépendamment de la trompeuse indication du cadran solaire. L'exactitude a été portée au point qu'il n'y a jamais eu quatre secondes d'intervalle entre l'instant du *midi moyen* & le coup qui l'indique. Ainsi Geneve est aujourd'hui la ville du monde où l'on fait le mieux l'heure qu'il est.

Il faut proposer cet exemple aux Bâlois , qui s'obstinent à conserver l'usage gothique d'être à midi quand il n'est encore qu'onze heures dans le reste du monde chrétien. Quelque dangereuse que soit toute innovation , on ne comprend pas trop pourquoi on laisse subsister cette coutume bizarre , dont on ne connaît pas même bien sûrement l'origine. Que gagne-t-on à se hâter si fort , à devancer la marche du tems ? Je ne vois à cela qu'un avantage , c'est qu'on en dîne plus tôt. On voudra bien me pardonner ce petit écart : Geneve m'a rappelé Bâle par la raison des contraires , comme une édition bien correcte fait penser à l'édition la plus fautive qu'on connaisse.

Ce qui vaut mieux encore que tout cela , c'est l'empressement avec lequel cette société amie de l'humanité , a payé d'honneur & de

louanges le dévouement généreux de tout homme qui a exposé sa vie pour sauver celle de son semblable. Ajoutons à l'honneur du magistrat, que, jaloux d'une si noble & si satisfaisante fonction, il a voulu la remplir aussi lui-même envers deux de ces héros d'humanité. [a] Disons aussi à l'honneur de la nation entière, qu'elle a applaudi avec attendrissement aux récompenses qui leur ont été si justement décernées.

A la suite de cette introduction, l'on en trouve une seconde. C'est une espèce de discours préliminaire, de préface générale, dans laquelle le rédacteur donne une idée succincte des mémoires qui composent cette collection. Il s'acquitte de cette tâche d'une manière si satisfaisante, il présente tous les objets avec tant de précision, d'intérêt & de netteté, son style a d'ailleurs tant d'agrément, qu'on ne le lit point sans penser à Fontenelle... & ce n'est pas par la raison des contraires.

Voici, par exemple, son début. "La mesure du tems est peut-être un des plus beaux chefs-d'œuvres de l'invention humaine. Ce torrent des siècles, que rien n'arrête, qui entraîne & engloutit tout dans sa marche uniforme & irrésistible, dans lequel l'homme

[a] Voyez le Journal d'octobre 1779.

nage un instant , puis disparaît ; ce même homme a su le soumettre au calcul , & saisir dans un des modes de la matière la mesure unique que lui offrait la nature.

Le tems , a-t-on dit , ne tombe pas sous les sens ; la succession de nos idées en fait seule naître la notion , & cette succession n'est pas susceptible de mesure : mais le mouvement s'exécute sous nos yeux ; il s'exécute dans le tems , & en est inséparable. Unissons intimement & à jamais ces deux marches : attachons au fugitif subtil & invisible une chaîne qu'il deviendra en s'enfuyant , & dont nous compterons les anneaux : cherchons un mouvement uniforme comme le tems ; ils s'écouleront ensemble , & la mesure de ce mouvement fera celle du tems même. „

En faisant usage de cette ressource , „ la mécanique a exécuté & rendu insensibles les subdivisions arbitraires „ de la durée , les heures , les minutes & jusqu'aux secondes ; & à force de perfectionner les instrumens , l'homme est enfin parvenu à surprendre , *pour ainsi dire , la nature en faute , à la trouver en défaut.*

S'il est possible d'annoncer avec plus d'intérêt des ouvrages sur l'horlogerie , si cette ingénieuse annonce n'a aucune analogie avec la manière de Fontenelle , j'ai eu tort. Au reste , si l'on m'objecte que Fontenelle par-

lait encore mieux français, j'en conviendrais. Il n'est guere possible qu'un Genevois, quelque bien qu'il écrive, (& un Neuchatelois encore à plus forte raison, je le sens à merveilles) ait le style aussi français qu'un Français. Les *puristes* de la cour d'Auguste reprochaient à Tite-Live sa *Patavinité*: comment notre français ne s'*helvétiserait-il* du tout point ?

A l'occasion de l'Essai sur les prés, on explique pourquoi la société s'est occupée de la récolte des fourrages, & point de celle des bleds : c'est que celle-ci, quoique sans doute beaucoup plus intéressante en elle-même, l'est beaucoup moins pour Geneve.

Cette ville est trop peuplée pour que jamais le sol ingrat de son petit territoire, quelque bien cultivé qu'il fût, pût lui fournir la quantité de bled qui lui est nécessaire. Voici comment on y a suppléé.

Dans les années d'abondance, on remplit de bled les magasins. C'est de très-loin qu'on le tire, en sorte que celui que Geneve achète d'ailleurs de ses voisins n'en est point recherché. Ce bled se maintient toujours à un prix moyen, ce qui prévient à la fois & la disette & l'excessive cherté. Lorsqu'on peut avoir du bled d'ailleurs à meilleur marché, tout particulier est libre de s'en pourvoir. Seulement, pour qu'une circulation conti-

nuelle prévienne les mauvais effets de l'entassement des grains , les boulangers , les aubergistes , ceux qui tiennent pension , sont obligés de prendre leur bled au prix moyen dans les magasins publics ; & assurément ils n'y perdent rien.

Grace à cet établissement , la culture des bleds est un objet très-peu intéressant pour les Genevois : c'est comme une manne qui leur tombe du ciel ; ils n'ont pas besoin de s'en occuper.

Il n'en est pas de même des fourrages , qui ne sont guere transportables. Pour en avoir suffisamment , il faut absolument lutter avec la nature , & dompter la stérilité d'un maigre terroir ; il faut établir des prairies artificielles , & devoir à l'industrie laborieuse ce qu'un sol aride n'accorde pas de lui-même.

La société s'occupe donc de la culture de ces prés artificiels , propose des questions sur ce sujet , distribue des prix ; & cela nous a valu l'Essai sur les prés.

Ce volume contient encore des observations météorologiques pour l'année soixante & dix-huit , qu'on lira , je pense , avec intérêt. Elles sont très-bien rédigées. M. Pictet , dont nous avons dit un mot en passant dans notre dernier Journal , s'est chargé de ce travail : c'est aussi lui qui a dirigé le discours préliminaire dont nous avons fait le texte de cet article.

Il ne paraît pas que jusqu'ici toutes ces observations sur les variations de l'air aient été d'une grande utilité : au moins nous a-t-il semblé que les conséquences & les résultats qu'en a voulu tirer M. l'abbé Tolho n'ont rien de bien satisfaisant. Il peut y avoir du vrai : mais il y a des choses hasardées, & en général il s'est trop hâté.

Cependant il est encore permis d'espérer qu'à force de multiplier les observations de ce genre, de les rapprocher, de les comparer, de les combiner entr'elles, on parviendra à les rendre utiles. Il y a très-vraisemblablement plus de régularité qu'on ne le soupçonnait autrefois dans le retour des tems secs & pluvieux, orageux & fereins : cette atmosphère si variable suit bien peut-être quelques loix dans ses variations ! Pourquoi ne nous flatterions-nous pas de les découvrir une fois ? Pourquoi la persévérance des observateurs n'arracherait-elle pas enfin ce secret à la nature ? Il ne faut que du tems. Rassemblons toujours, accumulons les matériaux ; nos descendans élèveront peut-être un édifice régulier. Un jour peut-être, avant que le moindre nuage obscurcisse les cieux, avant que le moindre vent trouble les airs, le navigateur saura prévoir la tempête : le laboureur, prévoyant à l'avance & les pluies & les sécheresses, saura quand il doit confier

les semences à la terre, tailler la vigne & entreprendre tous les ouvrages champêtres : le médecin pourra prédire le retour périodique de plusieurs maladies, en prévenir les ravages, qui fait même ? en étouffer le germe.

Et dubitamus adhuc tantis ditescere bonis ?

Mais ce ne fera pas notre siècle qui profitera de ces remarques : c'est un dépôt que nous remettrons à la postérité. . .

Eh bien ! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le *profit* d'autrui ? . .

Je m'amuse à promener mon imagination dans l'avenir, à rêver au bien-être futur de nos *arriere-neveux* ; & j'oublie presque que j'ai encore dessein d'entretenir mes lecteurs d'un extrait mortuaire de Geneve, pour les années 1778 & 1779, dont les résultats généraux me paraissent intéressans pour tous les ordres de lecteurs.

Depuis que les rentes viageres ont donné lieu aux spéculations, on s'intéresse bien plus qu'on ne le faisait anciennement à tout ce qui peut donner quelques lumieres de plus sur la durée moyenne de la vie de l'homme. Toutes ces recherches, quoiqu'intéressantes par elles-mêmes, n'auraient jamais été faites, au moins avec autant d'exactitude, si les connaissances auxquelles elles conduisent,

n'avaient eu d'attrait que celui de la curiosité ; il y fallait encore celui du gain.

On fait donc aujourd'hui , avec plus de précision qu'on ne l'aurait cru possible , sur combien d'années de vie on peut encore compter pour soi-même ou pour autrui. Voici la table qu'en a dressée M. Moheau , qui s'est beaucoup occupé de cette matiere : je la tire des *Annales* de M. Linguet , & je pense faire plaisir à mes lecteurs de la remettre ici sous leurs yeux.

On a la probabilité ,

à 7 ans de vivre encore	40 ans.
à 20	31 à 32.
à 30	environ 26
à 40	21
à 50	16
à 60	12
à 70	8
à 80	4
à 90	3

Rentes viagères à part , il peut assurément se présenter dans la vie humaine un assez grand nombre de cas où l'on devrait avoir égard à ce calcul de probabilités.

Voici maintenant ce qui résulte des observations de M. Moheau , sur la plus ou moins grande salubrité des différens mois de l'année selon les différens âges de la vie.

Jusqu'à quinze ans , c'est le mois de septembre qui paraît être le plus redoutable. A quinze ans & au-dessus , c'est d'avril qu'il faut sur-tout se défier. A soixante ans , outre ce terrible avril , qui ramene à la fois le printemps & la mort , on a encore à craindre le mois de mars. A tout âge , juillet est le moins dangereux de tous les mois.

D'une liste de deux ans il n'y a encore rien à conclure. Mais , à en juger par notre liste de Geneve , ce serait janvier qui emporterait le plus d'hommes , octobre ensuite , & puis février : avril & août , également redoutables , ne le feraient plus que mars que dans la proportion de 146 à 144 : & mai , le mois des fleurs & des amours , le mois favori des poëtes , ferait tout aussi peu meurtrier que juillet.

Ce dernier calcul est plus conforme que celui de M. Moheau au peu d'observations vagues que j'ai faites sur ce sujet dans ce pays.

Il se peut très-bien au reste qu'il y ait des différences qui résultent des lieux & du climat. Ce qui est vrai pour la France peut ne l'être pas pour la Suisse.

M. Moheau , par exemple , compte en général une mort sur trente personnes , une naissance sur vingt-cinq ou vingt-six , & seulement un mariage sur cent & vingt. Cette proportion sera-t-elle la même pour Geneve ,
où

où de onze filles nubiles il n'y en a que trois qui ne se marient pas ? Ce qui fait dire à notre observateur : " Je doute qu'il y ait aucun pays dans lequel le mariage soit plus honoré. „ C'est faire en deux mots , & peut-être en ne voulant que plaisanter , l'éloge de Geneve : je voudrais pouvoir en dire autant de Neuchatel ; car les mœurs se corrompent toujours à peu près dans la même proportion que le nombre des célibataires s'accroît. Tout honnête homme desire & cherche une compagne ; & je crois qu'on peut dire , sans flatter les femmes , que *tout homme qui cherche trouve* à satisfaire le besoin de son cœur.

Cet extrait mortuaire offre encore d'autres observations intéressantes & singulieres.

On savait déjà qu'il naît à peu près seize filles pour quinze garçons ; mais on remarque ici pour la première fois , que dans le nombre des enfans *nés morts* , il n'y a que deux filles pour trois garçons. Leur vie , même avant que de naître , serait-elle déjà peut-être exposée à moins de dangers que la nôtre ? Il est au moins certain que jusqu'à soixante & dix ans leur probabilité de vie est beaucoup plus grande que la nôtre. Ce terme une fois passé , l'égalité se rétablit entre les deux sexes.

Autre remarque. On trouve sur le catalogue des morts , distribués selon leurs âges ,

un très-grand nombre de septuagénaires ; cent six en deux ans sur seize cents quatre morts ; c'est l'article le plus considérable de toute la liste : au-dessus de soixante & dix ans , on trouve encore cent cinquante-quatre morts ; mais vingt-un seulement ont poussé leur carrière jusqu'à quatre-vingt-dix ans , trois jusqu'à quatre-vingt-quinze , & pas un seul au-delà.

Un centenaire est un phénomène aujourd'hui , tandis qu'il y avait autrefois peu d'années où il ne s'en trouvât quelques-uns sur les listes mortuaires.

En échange la durée moyenne de la vie humaine est plus considérable : s'il n'y a presque plus personne qui passe de certaines bornes , un plus grand nombre de gens y parviennent ; il meurt sur-tout beaucoup moins d'enfans. A ce compte , il y a bien plus de gain que de perte , non-seulement pour l'espece humaine en général , mais , à ce qu'il me semble , pour chaque individu. J'aime mieux plus de probabilités d'atteindre soixante & dix ans , & moins d'espérance de les passer ; espérance d'ailleurs toujours mêlée de la crainte de se survivre à soi-même.

Il n'en est pas des grandes villes comme de Geneve à cet égard. On y retrouve des centenaires , & la durée moyenne de la vie y est moins longue. Cette proportion subsiste.

toujours. Qu'en conclure ? Il semble , comme le disent nos observateurs , “ que les mêmes causes qui ruinent la santé des hommes en général , & font périr sur-tout un grand nombre d'enfans , contribuent en même tems à fortifier le tempérament de quelques individus plus heureux qui leur résistent , & à prolonger par-là la durée de leur vie au-delà des bornes ordinaires „

Une chose qui doit réjouir ceux qui , remplis d'une juste confiance pour les spéculateurs de Geneve , ont placé leur argent sur trente têtes Genevoises , triées avec discernement & après mûre délibération ; c'est qu'il n'y a , pour ainsi dire , point d'épidémies à Geneve. C'est un danger de moins qui menace ces têtes précieuses sur lesquelles reposent tant d'espérances.

*Quis desiderio fit pudor , aut modus ,
Tam cari capitis ?*

On ne trouve malheureusement que trop de suicides dans cet extrait mortuaire. Le rédacteur semble porté à croire “ que l'air de liberté qu'on respire dans les républiques , engendre plus aisément la mélancolie & l'ennui de la vie „ Cette cause , ingénieusement imaginée , ne nous paraît pas être la vraie ; bien moins encore *la tolérance du gouvernement.* Nous n'en accuserons pas non

plus le climat : cette manie ne se respire pas avec l'air. Il en est d'autres causes , des causes plus profondes que je crois appercevoir , & dont le développement pourrait être utile , mais nous entraînerait trop loin. Il suffira de dire que toutes , à l'exception peut-être d'une seule , (& je ne dis point que celle-là fût raisonnable) seraient humiliantes pour celui qui porte sur soi-même des mains désespérées.

Vous pouvez voir par cette annonce , lecteurs , que si un horloger instruit doit acheter ce recueil , il s'y rencontre aussi diverses choses que chacun est bien aise d'avoir lues.

C.

III. *Abrégé de l'histoire générale des voyages , &c. Par M. DE LA HARPE. 21 vol. in-8°. Paris , 1780. Hôtel de Thou , rue des Poitevins.*

S'IL est une lecture au monde , agréable pour les curieux & pour les *curieux philosophes* , c'est assurément la lecture d'une *Histoire générale des voyages*. Une variété infinie d'objets , presque tous nouveaux & singuliers , passe rapidement sous les yeux du lecteur. Quelle diversité prodigieuse dans les productions des différens pays , & dans les mœurs des différens peuples ! Quel vif

intérêt n'inspirent point les relations de quelques voyageurs, & leurs merveilleuses aventures ! On souffre avec eux, on craint pour eux ; on se sent soulagé quand on les voit hors de danger : le meilleur roman n'est guere plus attachant. Ainsi le plaisir que procure la lecture amusante des contes de fées ; le plaisir que donne la lecture d'un roman ; le plaisir plus sérieux qu'on cherche dans la lecture de l'histoire ; tous ces divers genres de plaisirs s'offrent réunis dans une *Histoire générale des voyages*. C'est un livre qui semble fait pour tous ceux qui lisent, qu'ils devraient tous avoir, d'autant plus qu'il est bon à relire, & que presque à l'instant où on l'a fini, on pourrait déjà le recommencer sans ennui.

Il faut convenir pourtant que, de tous ces matériaux mal mis en œuvre, l'abbé Prévost n'avait formé qu'un ensemble fort peu intéressant. Son long ouvrage lasse souvent la constance du lecteur le plus patient. Il ne vous fait grace de rien, & il ne vous donne rien du sien que son style : il se réduit à n'être que compilateur, traducteur, & de tems en tems abrégiateur & correcteur. S'il exerçait moins la patience de ses lecteurs, on admirerait de meilleur cœur la sienne.

Refondre cet ouvrage, en retrancher une

foule d'inutilités, n'y laisser que ce qui doit intéresser généralement, y répandre les réflexions qui se présentent d'elles-mêmes, en varier le style monotone : c'était un vrai service à rendre au public, à tous les ordres de lecteurs, à notre littérature.

Mais pour se charger de cette tâche, il fallait un littérateur que le travail n'effrayât pas : il fallait de plus un homme de goût. M. de la Harpe s'en est chargé. Qu'en diront MM. Linguet & Freron ? Du mal sans doute.

Male verum discriminat omnis

Corruptus judex.

Pour nous, étrangers aux factions de la littérature, nous en dirons du bien. Et certainement M. de la Harpe s'est en général très-bien acquitté de la tâche qu'il s'est imposée : on doit lui savoir gré de son ouvrage ; il est beaucoup mieux fait que celui de l'abbé Prévost. Il nous paraît fort naturel qu'il le fasse oublier, comme l'abrégé de Justin fit oublier la longue Histoire universelle de Trogue Pompée. Ajoutons que, si l'abrégé de Justin valait celui-ci, l'abréviateur dédommage pleinement de la perte de l'historien.

En vingt-un volumes in-8° de médiocre grosseur, M. de la Harpe nous donne tout ce que renfermait en vingt-un gros volumes

in-4° l'Histoire générale des voyages , & la continuation de MM. Querlon & de Leyre : encore des vingt - un volumes de l'abrégé y en a-t-il trois qui font l'abrégé des voyages dans la mer du Sud , qu'ont fait dernièrement MM. Bougainville , Cook , &c. desquels l'ouvrage primitif ne parlait point , & qui rendent celui-ci plus complet.

Pour comprendre encore mieux combien les retranchemens de M. de la Harpe font considérables , il faut se rappeler qu'il a ajouté à l'original un très-grand nombre de réflexions , pour la plupart naturelles & bien placées. Il faut penser que son style , bien loin d'avoir la sécheresse ordinaire du style des abrégiateurs , est riche , abondant & orné : on ne s'apperçoit point que ce soit un abrégé qu'on lit ; ainsi le lecteur y gagne en tout sens & n'y perd du tout rien.

Ce n'est pas un des moindres avantages de ces retranchemens que celui de diminuer beaucoup le prix de l'ouvrage : peu de gens voudraient acheter vingt-un volumes in-4° de sept ou huit cents pages ; peu de gens au contraire trouveront au-dessus de leurs facultés l'emplette de vingt-un volumes in-8° d'environ quatre cents pages , sur-tout si , comme je l'espère , il s'en fait en Suisse une nouvelle édition , que nos libraires pourront céder à beaucoup meilleur compte que celle-ci.

Voilà le *pour* ; venons au *contre* : car il n'y a point d'ouvrage qu'il ne faille examiner sous ces deux aspects ; & le journal intitulé *le Pour & le contre* , était le meilleur des journaux , si chaque article tenait tout ce qu'un tel titre semblait promettre.

On pourra donc reprocher à M. de la Harpe que , si l'abbé Prévost est trop diffus , lui , en évitant cet écueil , il n'a pas toujours évité celui d'une excessive brièveté , qui le rend quelquefois un peu obscur. Ce qu'il a dit en quatre lignes , il suppose dans la suite de sa narration que le lecteur s'en souvient : en quoi il se trompe à mon avis ; car en lisant un ouvrage de ce genre , on n'a pas l'attention assez tendue pour que chaque phrase laisse ainsi sa trace après elle dans l'esprit ; & par exemple , quand vous y avez lu en vingt pages une indication rapide d'une dizaine de voyages , tous assez peu intéressans , vous ne vous en souvenez plus ; votre mémoire ne se charge ni des noms des navigateurs , ni des dates de leurs courses maritimes : tout cela se lit à la volée , & s'oublie. Vient-on vous parler ensuite de ces gens-là , comme de gens connus ? vous ne savez de quoi il s'agit. Emporté par un courant rapide , vous n'avez presque pas aperçu la paille légère qu'il entraînait. Je ne fais au reste si cet inconvénient pouvait s'éviter ; je

ne fais si l'on a droit de s'en prendre à l'écrivain, & de lui appliquer le mot d'Horace :

Brevis effe laboro ;

Obscurus fio.

Ses lecteurs, dira-t-il, n'ont qu'à bien lire ; & alors il fera pour eux bref sans être obscur.

On pourra dire encore que, si l'abbé Prevost a été trop chiche de réflexions, M. de la Harpe en a été trop prodigue, & que cela donne à son ouvrage je ne fais quel air affecté de philosophie qu'on n'aime point. Je ne dissimulerai pas que ce reproche me paraît fondé. M. de la Harpe fait quelques réflexions, dont on se passerait à merveille, & de tems en tems il les exprime d'une manière trop recherchée, un peu précieuse, un peu entortillée. Il vous dira que, pour les premiers navigateurs, *l'espérance rapprochait les espaces & éloignait les dangers* : petite gentillesse philosophique, qu'il aurait sûrement mieux fait de retrancher. Que ne se contentait-il de ce qu'il ajoute, qui est bien plus noble & de bien meilleur goût ! *On avait vu de l'or, & l'on était prêt de tout entreprendre.* Cette dernière phrase est digne de Tacite ; celle qui la précède déceale un auteur du dix-huitième siècle.

En parlant des cruautés des Portugais dans l'Inde, on pense bien que M. de la Harpe

n'a garde de laisser échapper une si belle occasion de répéter les leçons rebattues que tous nos philosophes ne cessent de donner à ce siècle contre l'intolérance & le fanatisme [a]. Il est vrai qu'il s'exprime avec ménagement; mais la tournure de sa pensée n'est pas heureuse. " On s'apperçoit, dit-il, que la différence des religions leur inspirait pour les peuples de l'Inde ce mépris mêlé d'aversion qui ne nous permet pas de regarder comme des hommes ceux qui n'ont pas la même croyance que nous : sentiment atroce qui conduit toujours à l'inhumanité, *produit tous les forfaits, parce qu'on se croit dispensé de tous les devoirs.* „ Je comprends fort bien cette fin de phrase : mais n'est-elle pas un peu alambiquée ?

Je dois pourtant répéter que la plupart des réflexions de M. de la Harpe sont plus naturelles & mieux exprimées : elles font ordinairement plaisir au lecteur.

Mais dans ce siècle, où l'affectation du ton philosophique se fait sentir dans presque

[a] N'est-il point permis de soupçonner que, si notre siècle avait grand besoin de ces leçons, on les répéterait moins, & elles n'y seraient pas si fort à la mode ? A quoi bon déclamer sans cesse contre des vices décriés ? Si cette morale plait à chacun, c'est précisément parce qu'elle est inutile.

tous les ouvrages, même dans les ouvrages de pur agrément, s'étonnera-t-on qu'une *Histoire générale des voyages* ne soit pas tout-à-fait exempte de ce défaut? On l'y remarque trop rarement pour qu'il n'y eût pas de l'injustice d'en faire un crime à l'auteur.

On pourra reprendre enfin quelques expressions incorrectes, quelques fautes de style, qu'un critique pointilleux ne manquera pas de relever & de censurer amèrement. Ainsi, dès la cinquième page, vous trouverez, *lancer une nuée de fleches*; ce qui est une faute dans toutes les langues possibles, parce qu'on ne *lance* pas *une nuée*: l'imagination est choquée de l'association de ces deux mots. Ainsi le premier chapitre de tout l'ouvrage est terminé par cette phrase embarrassée & très-peu élégante: "Le roi de Portugal prit le titre de seigneur de la conquête & de la navigation d'Ethiopie, d'Arabie, de Perse & des Indes: titre précocce & fastueux, *qui* pourtant parut justifié par les succès *qui* suivirent, mais *qui* annonçait un excès de confiance & d'orgueil, *que* la fortune ne tarda pas à humilier. Voilà bien des *qui* & des *que*."

Verum opera in longo fas est obrepere somnum.

Il n'en est pas moins vrai que l'ouvrage en général est très-bien écrit; que le style

en est noble, coulant, élégant, agréable & varié; qu'il y a même des endroits frappans par la beauté de l'expression. Je pourrais en citer plusieurs exemples : bornons-nous à un seul.

Un amiral Portugais charge le député d'un roi Indien, d'annoncer à son maître que, s'il n'en reçoit pas une réponse satisfaisante avant que le fable d'une clepsydre qu'il avait devant lui eût achevé de s'écouler, il emploiera contre lui le fer & le feu. Il est naturel que ce trait de hauteur rappelle à l'esprit celui de l'ambassadeur Romain, qui, traçant avec sa baguette un cercle autour du monarque le plus puissant de l'Asie, exigea de même que sur-le-champ & avant d'en sortir, il choisit entre la guerre & la paix achetée par une prompte & absolue soumission. Mais, dit M. de la Harpe, "*jamais, depuis que le monde s'était vu soulagé du poids de la puissance romaine, on n'avait affecté avec les souverains cette hauteur impérieuse.* „ N'est-ce pas là *le sublime d'images*, dont parle Longin? & Bossuet aurait-il mieux dit?

Après cette discussion critique, assez peu amusante peut-être au gré de mes lecteurs, je sens que je leur dois quelque dédommagement. Je vais donc leur raconter deux petites histoires assez agréables, afin d'égayer un peu cet article.

Les Portugais qui découvrirent le passage du cap de Bonne-Espérance sous la conduite du célèbre Gama , étaient fort ignorans. Arrivés dans l'Inde , ils croyaient y voir partout leur religion. Ils se prosternaient dévotement devant les dieux des Indiens. Une image sur-tout qu'en leur présence on nommait Marie , fut l'objet de leurs hommages & de leur culte ; ils ne douterent pas que ce ne fût la sainte Vierge qu'on honorait sur la côte de Malabar. Un seul , nommé Juan de Sala , se montra plus déliant que les autres. Il se mit pourtant à genoux comme eux ; mais , pour ne rien faire à la légère , il eut la précaution de dire tout haut : *au moins , si c'est la figure du diable , mes adorations ne s'adressent qu'à Dieu.* Ce qui fit beaucoup rire Gama.

Je rapporterai la seconde anecdote dans les termes même de l'historien ; ce qui fera d'autant mieux connoître sa manière d'écrire.

“ Les Portugais étaient quelquefois capables de clémence. A la prise d'Oja , un jeune Maure , poursuivi dans les bois avec sa maîtresse qui n'avait pas voulu se séparer de lui , se retourna vers ceux qui le pressaient ; & l'embrassant d'une main , il se préparait à combattre de l'autre. Silveyra , officier Portugais , touché de ce spectacle , leur laissa la vie & la liberté. *A Dieu ne plaise ,* dit-il , *que mon*

épée coupe des liens si tendres ! Paroles où l'on pouvait reconnaître une nation qui mêlait la galanterie [*a*] à la fureur guerrière. Peut-être pensera-t-on que ce trait n'était pas assez important pour avoir place dans ce tableau rapide d'événemens qui [*b*] ont changé la face du monde. Mais il faut bien quelquefois retrouver l'homme dans ces récits de destructions, qui ne ressemblent que trop à l'histoire des tigres. „ C.

[*a*] Avec la permission de M. de la Harpe, il me semble que ce n'est pas de *galanterie* qu'il s'agit ici. L'action de Silveyra est d'une ame généreuse & sensible : ce qu'il dit est attendrissant. Un trait de *galanterie* n'émeut pas ainsi.

[*b*] Qui se rapporte au mot *événemens*, & devrait se rapporter au mot *tableau* : *ce tableau ... qui*. Il fallait dire : *le tableau de ces événemens qui*. Le pronom *ce* entraîne après soi le relatif.



IV. *L'Intrigue du cabinet sous Henri IV & Louis XIII, terminée par la Fronde.*
 Par M. ANQUETIL, &c. 4 vol. in-12.
 A Paris, chez Moutard, 1780.

M. ANQUETIL s'était déjà fait connaître pour un excellent historien ; il s'était déjà fait une réputation , un nom de ce genre par son *Esprit de la ligue* , auquel tous les journalistes ont donné des éloges que le public a confirmés.

Ce nouvel ouvrage , qui est la continuation du premier , ne lui est inférieur à aucun égard. Tous les devoirs de l'historien y sont remplis avec la plus grande exactitude ; il n'y a rien à reprendre , rien à retrancher , rien à désirer. S'il y a des choses sur lesquelles on voudrait être mieux éclairci , c'est que les faits ne fournissent pas assez d'éclaircissements ; & alors l'historien se tait, il doit se taire : ce n'est pas à lui à mettre ses conjectures à la place des faits. Il ne va que jusqu'où ils le conduisent ; & à l'instant où ils lui manquent , il s'arrête. Sa fonction est de les rassembler , de les vérifier , d'en démêler les rapports , d'en rendre l'enchaînement sensible ; & c'est ce qu'a fait M. Anquetil.

Par une suite du même principe , notre historien ne fait pas de ces brillans portraits

à antitheses, [a] qu'ont si fort prodigué nos écrivains modernes. Chez lui, ce sont les faits qui peignent; & si les faits ont deux faces, s'ils laissent un voile sur le caractère d'un personnage, il n'entreprend pas même de le lever. Après l'avoir lu, vous ne savez quelquefois vous-même que décider : vous ne savez, par exemple, quel jugement général vous devez porter de Richelieu & de Condé. Vous connaissez pourtant tous les faits; vous connaissez les motifs qu'on leur a prêtés, & ceux qu'ils ont affichés, ce qu'en ont dit leurs ennemis, ce qu'ont répondu leurs apologistes. Mais, comme rien de tout cela n'est altéré par les préjugés de l'historien, vous êtes aussi embarrassé que l'étaient sans doute leurs contemporains, à sortir du labyrinthe où le fil des événemens vous conduit. Il me semble que c'est précisément ainsi qu'il

[a] Ces portraits historiques me rappellent les portraits de société, qui ont eu quelque tems la vogue. On peignait les autres; on se peignait soi-même, avec beaucoup d'esprit, j'en conviens, mais avec très-peu de vérité, parce qu'il fallait sans cesse sacrifier la vérité à l'antithèse & à l'épigramme. Ainsi le peintre qui avait fait beaucoup de portraits, se trouvait au bout du compte n'avoir fait que le sien. Ce mauvais goût a passé de mode, comme les bouts rimés & les anagrammes.

faut

faut écrire l'histoire. Les historiens éloquens sont rares assurément , & personne n'en fait plus de cas que moi : mais les historiens aussi judicieux , aussi réservés que M. Anquetil , sont peut-être plus rares encore ; & l'on comptera deux Tite-Lives pour un Polybe.

Il est vrai cependant qu'on relira plus volontiers *le Siècle de Louis XIV* que *l'Intrigue du cabinet* : mais il est vrai aussi que M. Anquetil fait connaître bien mieux , bien plus exactement , bien plus à fond que Voltaire , les tems dont il écrit l'histoire. Choisissez.

La parfaite impartialité de M. Anquetil est un mérite plus rare qu'il ne semblerait devoir l'être dans un historien. On a beau écrire l'histoire des siècles les plus éloignés , & rapporter des événemens auxquels on est tout-à-fait étranger : on cesse de l'être en les écrivant : on devient en quelque sorte le contemporain de ces hommes dont on s'occupe habituellement ; on se passionne contre l'un , on s'enthousiasme pour l'autre ; & quelquefois après mille ou deux mille ans , il est très-difficile d'échapper à l'esprit de parti.

Le généreux assassin de César n'a-t-il pas aujourd'hui des partisans aussi zélés que ceux qui combattirent avec lui à Philippes pour la liberté ? A quel ami de la vertu ferait-il facile

d'écrire avec impartialité l'histoire de ce Caton, dont il est, ce me semble, encore aujourd'hui satisfaisant, encourageant, de se rappeler l'existence? [a]

M. Anquetil a fait plus encore pour ce siècle. Ce bon Henri, l'idole des Français, qu'on propose à l'univers comme le modèle des rois, qui a fait oublier les Antonins & les Trajans, ce monarque accompli, dont on ne prononce plus le nom sans enthousiasme, grace aux progrès universels de la sensibilité: il le montre tel qu'il était, ayant grand besoin pour bien gouverner, d'avoir un ministre aussi ferme que Sully, mais bien digne de le trouver: il ne cache point ses faiblesses; il ne dissimule point les fautes impardonnables où elles l'entraînerent; il en laisse voir tout le ridicule. Et par une magie qui a droit d'étonner, ce tableau si peu flatté inspire plus d'amour pour Henri IV que tous les éloges emphatiques dont nous étourdissent ses prôneurs. Ce n'est plus Henri le Grand, mais c'est toujours le bon Henri: il n'a plus que son mérite réel; mais c'en est assez pour qu'on l'aime.

[a] Je ne dis rien de trop. On ne pense point sans plaisir qu'il y eut un Caton. Si je regardais son histoire comme une fable inventée à plaisir, j'en vaudrais sûrement moins.

Cette époque de l'histoire de France, que M. Anquetil a, selon moi, si bien traitée, est bien intéressante. En cinquante ans, que de grands personnages ! que de faits remarquables ! quelle variété d'objets !

A peine Henri IV a-t-il disparu de dessus la scène, que vous y voyez paraître cet imposant Richelieu, dont le puissant génie subjugué, pour ainsi dire, la France, qui régna sous le nom du faible & sombre Louis XIII, qui conserva jusqu'au bout, en dépit même de ce prince, l'ascendant invincible qu'il avait sur lui, & l'empire naturel des ames fortes sur les ames faibles : vous voyez ce ministre hautain, comme une divinité mal-faisante, s'immoler une foule d'illustres & intéressantes victimes : vous le voyez en même tems jeter les fondemens de la grandeur future de la France, & préparer les beaux jours du siècle de Louis XIV. Quelqu'aversion que l'histoire inspire pour lui, elle en fait concevoir une idée plus haute que toutes les belles phrases académiques débitées à sa louange depuis que l'académie existe. Ce n'est pas cette fastidieuse répétition d'éloges monotones, c'est l'histoire qui consacre son nom à l'immortalité. [a] La

[a] On conserve religieusement dans presque tous les corps, de ces anciens usages dont on sent

vigueur de son administration & de son génie nous arrache ce même tribut d'admiration que nous ne pouvons refuser aux conquérans [a] Quant à la France, elle peut, comme on l'a déjà observé avant moi, dire de ce ministre ce qu'en a dit Corneille :

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal :

Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Après avoir eu long-tems le grand spectacle de ces sanglantes tragédies, l'esprit se détend & se délaie en voyant les troubles qui suivirent : rien de plus amusant que les petites intrigues, les brouilleries & la guerre de la Fronde qui terminent cette histoire. C'est la petite piece qu'on donne après la grande. Il n'y a dans toute l'histoire ancienne, & peut-être dans celle de toutes les

très-bien l'absurdité, & que cependant je ne fais quel respect superstitieux pour l'institut empêche d'abolir. L'académie française, ce senat de philosophes, ne devrait-il pas aux autres corps l'exemple de secouer ce joug ? Ne se laisseront-ils point enfin de psalmodier éternellement les louanges du fondateur de leur ordre ? Il y a si long-tems que le public est las de les entendre.

[a] On peut appliquer au cardinal de Richelieu, moyennant un léger changement, ce qui est dit d'Alexandre. *Siluit Gallia in conspectu ejus.*

autres nations modernes, aucune époque aussi plaisante, aussi divertissante à tous égards : on ne saurait trouver rien de semblable que dans l'histoire de France. Il n'est guere possible d'écrire sérieusement tout ce qui se passa alors, & le lecteur ne peut souvent s'empêcher d'en rire.

Quels hommes cependant que ceux qui ont joué les premiers rôles dans cette farce ! Le grand Turenne, le magnanime Condé, l'irrépide Molé ; & ce cardinal de Retz, qu'il faut bien aimer, malgré qu'on en ait, quand on a lu ses inimitables mémoires : [a] tous ces hommes justement célèbres, déployant tour-à-tour leurs talens supérieurs, occupent & fixent agréablement l'attention. De pareils acteurs répandent un intérêt singulier sur les moindres scènes où ils paraissent.

Un autre avantage de l'histoire de la Fronde, c'est qu'il n'en est peut-être point

[a] Les mémoires du cardinal de Retz sont, comme la Fronde, uniques dans leur genre ; & il semble que leur auteur fut fait exprès pour écrire les troubles de la Fronde. Ce style original, familier sans bassesse, plein d'expression, d'esprit & de gaieté, était précisément le style convenable : ces petits événemens trouvent mieux leur place dans des mémoires que dans l'histoire.

de mieux connue, où l'on voie mieux tous les moindres ressorts, où il y ait une aussi grande variété de personnages, d'intérêts & de caractères, & par conséquent où l'on puisse étudier l'homme avec autant d'avantage.

Il faut maintenant dire encore quelque chose du style de M. Anquetil. Il est naturel & sans prétention, il est correct & sage. Point d'ornemens ambitieux; point de ces tournures forcées, de ces images audacieuses, de ces expressions hasardées, qui fourmillent dans presque tous nos auteurs modernes. C'est une histoire assez bien écrite pour que la lecture en soit agréable; on n'y trouve point de ces fautes de style qui interrompent désagréablement l'attention. On peut lire presque d'un bout à l'autre l'*Intrigue du cabinet* sans penser au style: il vous laisse tout entier aux choses.

C'est tout ce qu'un historien doit à ses lecteurs: pour lui, le style n'est qu'un accessoire: pourvu qu'on le lise avec plaisir, c'est assez: il n'importe pas qu'il écrive comme Saluste ou Tacite.

Il y aura même tel amateur de l'histoire qui, ne l'aimant que pour elle-même, vous soutiendra que c'est un grand défaut dans l'historien que de détourner le lecteur de l'attention qu'il doit aux choses, pour la porter sur les beautés de son style.

On saura gré fans doute à M. Anquetil d'avoir employé les propres termes des mémoires du tems, toutes les fois qu'il y avait dans leur maniere de s'exprimer quelque chose d'original, d'agréable, de naïf.

Je ne voudrais pas au reste que ce que je viens de dire du style de M. Anquetil fit penser à mes lecteurs que son seul mérite est d'être exempt de défauts. On me comprendrait mal. Et pour le prouver, je vais transcrire ici quelques endroits qui m'ont paru plus frappans, & m'ont fait plus de plaisir que les autres. Ce plaisir, j'aime à le partager avec mes lecteurs.

Avant que d'avoir Richelieu pour ministre, Louis XIII ne connaissait pas ses forces; il était toujours prêt à céder, à mollir, à tout abandonner, pour se délivrer de l'appréhension des guerres qu'il se croyait hors d'état de soutenir. Ce fut le génie & la fermeté de Richelieu qui dissipèrent ses craintes : les yeux du roi s'ouvrirent, & il fut assez fort dès le moment où il sentit ses forces.

“ Le prélat fit connaître au jeune monarque les ressources de la France : son immense population, la bravoure de ses habitans, la fertilité du sol, l'abondance & la variété de ses productions, ses belles forêts, ses carrieres, la richesse de ses mines, sur-tout son vin & son sel, présens de la nature que les

autres nations sont obligées de venir lui demander ; ses rivières presque toutes navigables , si commodes pour le commerce intérieur ; son heureuse position entre les deux mers , favorable au commerce extérieur ; la force de ses frontières , défendues par des rivières & des montagnes , remparts naturels , ou par des villes qu'un peu d'art pouvait rendre inexpugnables ; enfin , la constitution même de son gouvernement , qui donne à un seul homme le pouvoir de faire mouvoir d'un seul mot & en un instant tous ces ressorts. „

Je comprends qu'on peut faire quelques chicanes : *remparts naturels* , satisfait l'esprit , mais non pas l'oreille : le mot *rivière* qui précède se trouve déjà quelques lignes plus haut ; on voudrait qu'il y eût *fleuves* ; *le pouvoir de faire mouvoir* forme une consonance désagréable. . . Oui , si c'était une harangue académique. Mais d'ailleurs ce morceau ne saurait guère être plus intéressant & mieux fait.

Lisez aussi le morceau suivant. Après la mort du célèbre Luynes son favori , “ Louis , dit l'historien , fut quelque tems comme une place forte , exposée à l'examen , aux tentatives de plusieurs généraux qui méditent sa conquête. Les courtisans épiaient ses faibles pour s'introduire dans sa faveur. Les femmes

cherchaient à surprendre son cœur. Les deux reines (son épouse & sa mère) ordonnaient des fêtes, & prétendaient l'enchaîner auprès d'elles par le jeu, la danse & les plaisirs sédentaires. Les ministres croyaient le fixer & lui inspirer l'amour du travail, en mettant sous ses yeux le détail des affaires. »

Lisez sur-tout ce tableau de la cour de Louis XIII, qui me paraît de main de maître.

“ Pour saisir la cause de ces brouilleries, dont la fin fut presque toujours tragique, il faut se figurer une cour où chacun était dans l'usage, ou se prétendait en droit, de se mêler des affaires d'état, de savoir ce qui se passait au conseil, d'interroger les ministres, de raisonner sur leurs démarches, de les blâmer, d'opposer à leurs résolutions des obstacles, tantôt cachés, tantôt découverts, d'entretenir commerce avec les étrangers, & sous prétexte de la liberté française, de faire du gouvernement la matière des conversations & l'amusement des cercles. Qu'on se représente ensuite un ministre grave, qui connaît la nécessité du secret, & le besoin de conserver dans la discussion des intérêts des princes un sérieux qui leur donne un air auguste; un ministre qui a éprouvé le danger des liaisons trop étroites entre les courtisans, & des relations avec l'étranger. Si on le voit disposé à rompre ces anciens usages,

D'où naissent l'insubordination & le désordre , il est certain qu'étonnés de ces innovations , les vieux murmureront , les jeunes plaisanteront , les femmes , se voyant privées des confidences qui les rendaient importantes , se facheront : & si on peut se douter que le monarque n'a pas assez de fermeté pour résister à l'importunité , on le fatiguera de sollicitations , de plaintes , de rapports , on se communiquera ses chagrins , on formera des cabales qui forceront l'autorité de s'armer & de punir : triste nécessité qui , sous ce regne , fit plus d'une fois dégénérer la justice en cruauté. „

Quelquefois aussi M. Anquetil a des pensées naturelles & agréables , qui sont des modèles dans leur genre. J'en donnerai un exemple.

L'amour de Henri IV pour la princesse de Condé avait donné de l'ouvrage à son mari. Lorsqu'après la mort du roi ils furent de retour en France , des personnes mal intentionnées cherchèrent à entretenir cette méfintelligence. “ Mais deux époux , l'un de vingt-deux ans , l'autre de dix-sept , ne pouvaient rester brouillés en se voyant tous les jours. „

Ce trait est à l'antique : ce n'est guère que dans les anciens qu'on trouve ainsi l'expression simple & naïve de la nature. En voici

un plus à la moderne ; car il est épigrammatique.

Il s'agit d'une brochure contre l'*Histoire de Henri IV*, par M. de Buri. Cette brochure fut attribuée à Voltaire, quoiqu'assez mal écrite. On supposait qu'il avait voulu se cacher : " mais il pouvait garder son style ; en ne parlant ni contre la religion, ni contre les mœurs, il était assez déguisé. „

On voit bien que M. Anquetil est encore un homme à préjugés. Et il ne faut pas en être surpris : il est *chanoine*. Aimeriez-vous mieux qu'il fût *philosophe* ?

Ainsi vous ne trouverez dans son histoire ni déclamations fanatiques contre le fanatisme, ni justification des amours de Henri IV, ni plaisanteries sur la chasteté de Louis XIII, ni imputations contre le clergé.

Il n'a pas été difficile à M. Anquetil de conserver toute l'impartialité de l'histoire, en observant toutes les bienséances de son état.

Je lui fais gré d'avoir témoigné quelque part dans le cours de son ouvrage, combien il trouvait peu convenable que dans les livres d'un homme attaché à l'église, d'un abbé par exemple, il y eût si souvent des choses contraires au système dogmatique ou moral du christianisme.

Faudra-t-il donc que dans les ouvrages

d'un auteur on retrouve tous les préjugés de son état ? Non , sans doute , mais seulement qu'il y respecte toutes les bienséances de son état , ce qui est bien différent. S'il est chanoine , je ne demande pas qu'on puisse dire : *cela est bien d'un chanoine !* Mais je ne veux pas non plus qu'on dise : *il est bien étrange que cela soit d'un chanoine !*

De plus , comme j'ai déjà voulu l'insinuer , les philosophes ont leurs préjugés comme les chanoines ; & ces préjugés se présentent bien plus ouvertement , bien plus impérieusement , & ces préjugés reparaisent à chaque page à propos de tout. S'il faut qu'un auteur en ait , j'aime mieux encore qu'il en ait d'autres , plus modestes & moins incommodes que ceux-là.

Tout me plaît donc dans cette histoire , à l'exception pourtant du titre qui , je l'avoue , me paraît malheureusement choisi.

C.





SECONDE PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

I. *Très-humble requête du journaliste à ses
souscripteurs Suisses.*

J'AI toujours regardé la bonhomie comme un excellent moyen de parvenir à ses fins : je l'ai toujours préféré à tout autre, & je m'en suis toujours bien trouvé. En conséquence de ce principe, je vais, Messieurs, vous dire le plus simplement du monde de quoi il est question.

Je gagne trop peu à faire ce Journal ; & pour vous en convaincre, je vais faire mon compte avec vous, vous dire en confidence tout ce qu'il m'a valu, & ce que je voudrais qu'il me valût : ensuite vous jugerez.

Mettons d'abord de côté certains profits qui ne s'évaluent point en argent : le plaisir de dire son avis, le plaisir de se faire imprimer, le plaisir d'occuper les autres de soi, & d'en être, sinon goûté, du moins critiqué : car qu'importe au fond, pourvu qu'on soit lu ? Ces profits ne sont que pour l'amour-propre, & ce serait un amour-propre bien

subalterne, que celui qui vivrait de la *gloire* de faire un Journal. Tout amour-propre sain & vigoureux, s'il se contente de fumée, veut qu'elle soit moins légère, plus substantielle, plus brillante. Il y a fumée & fumée, aussi bien que fagots & fagots; & un amour-propre un peu délicat ne vit pas de toute espèce de fumée.

Il y a d'autres profits plus réels, & dont je fais assez de cas pour trouver qu'un homme de bon sens gagnera toujours quelque chose à être journaliste. Et quoi? Arrêtons-nous un moment à l'expliquer: cela me paraît en valoir la peine.

D'abord, tout journaliste un peu consciencieux lit plus attentivement qu'il ne l'aurait fait, tous les ouvrages dont il se propose de rendre compte, & les juge avec plus de réflexion: par-là même il lit avec beaucoup plus de plaisir. Car le degré de plaisir que cause une lecture peut être mesuré par le degré d'attention qu'on lui donne; & ceux qui ne lisent que pour s'amuser, ne savent ce que c'est que le plaisir de lire. Lisez-vous un poète? Si votre imagination ne joue pas continuellement, si elle ne cherche pas à vous représenter distinctement chaque image, si vous ne voyez rien, il vaudrait presque autant que vous lussiez la gazette. Et combien de lecteurs, pour qui Homère n'est

en effet que comme une gazette du siege de Troye, & le Tasse du siege de Jérusalem ! C'est à de pareilles gens qu'appartient le beau privilege de ne pas aimer la poésie.

Mais plus on voit, plus on *distingue* de choses dans ce qu'on lit, plus on apprécie scrupuleusement chaque pensée, chaque image, chaque expression, plus on met, pour ainsi dire, du sien dans sa lecture, & plus aussi elle devient agréable : c'est presque refaire un livre, & l'on éprouve quelque chose du plaisir qu'eut son auteur en le composant.

Je connais ces deux manieres de lire par mon expérience ; & je suis bien aise de m'être exercé à la dernière en faisant le métier de journaliste : je me suis préparé des plaisirs.

Et compterois-je pour rien l'avantage de mieux connaître & les auteurs & le public ? Tel qui me trouvait un censeur indulgent & judicieux en m'envoyant son ouvrage, m'a trouvé un petit Zoïle quand j'ai parlé de lui : tel autre s'est hâté de me pardonner ma critique, avant que d'examiner s'il avait droit de s'en offenser. [a] L'un m'a écrit

[a] Je crois avoir remarqué que ce défaut est commun à beaucoup de bons chrétiens. Toujours tout prêts à pardonner, ils ne se font guere de scrupule de croire mal-à-propos qu'on les offense : comme avec un remede sûr on ne se précautionne.

pour me donner des éloges sur un article qu'il n'avait pas compris ; l'autre , pour me proposer de faire connaître ses talens au public qui ne se ferait sûrement pas soucié de faire sa connaissance. Je forme un petit recueil des lettres que je reçois , pour servir ci-après à mon instruction & à mon amusement.

. J'ai toujours cru les jeunes gens meilleurs que les autres. [a] Eh bien ! le seul auteur ,

plus contre la maladie dont il guérit. Ils ont grand tort , avec leur permission : l'effet du contre-poison n'est pas aussi sûr que celui du poison ; quelquefois on se laisse à la longue de pardonner ; quelquefois aussi ceux qui n'ont pas eu l'intention d'offenser s'offensent de cet orgueilleux pardon qu'on leur accorde. C'est donc très-bien fait de pardonner , sans doute : mais il faudrait toujours commencer par ne pas se croire offensé , si l'on peut.

[a] Montaigne , qui connaissait bien le cœur humain , en disait autant à cinquante ans. J'en demande pardon aux gens âgés ; avec toute leur sagesse , & leur expérience , & leur mépris pour les jeunes gens , qui le leur rendent bien , ils ne les valent pas. Ils feront moins d'étourderies ; ils seront moins souvent trompés ; ils sont plus prudents : c'est le fruit de l'expérience. Mais ils n'ont plus la même sensibilité , la même ardeur pour le bien , le même courage pour le faire ; ils n'aiment plus autant : ils n'ont plus de foi aux vertus d'au-
qui ,

qui, bien loin de s'offenser d'une critique assez sévère, m'en ait remercié. C'est un jeune homme.

Les divers jugemens qu'on a portés de moi, ne m'ont pas moins instruit & amusé. Celui-ci pensait comme moi, mais à ma place il ne l'aurait pas dit; trouvait ma critique fondée, mais la trouvait hardie & sévère : celui-là, n'ayant jamais fait de sermons & n'aimant pas même ce genre, ne voyait que de la pédanterie dans mes observations sur ce sujet ; en quoi s'accordait merveilleusement avec lui tout homme qui, toute sa vie plein de mépris pour la rhétorique, avait travaillé des sermons *à la toise*.

Un auteur, que j'analysois, me conduisait-il à examiner s'il est aussi essentiel de chommer le dimanche que de le sanctifier ? Aux yeux des *officiers de morale*, j'étais, contre mon attente, [a] un novateur audacieux : quelques-uns même des bons chrétiens qui passent ordinairement le dimanche chez eux & ne se font pas le moindre scrupule de travailler ce jour-là, me désapprouvaient.

trui : si c'est aussi le fruit de l'expérience, qu'il est amer !

[a] Au reste, je ne crois pas que tous m'aient ainsi jugé.

Difais-je que la morale des ames fortes n'est pas celle des ames faibles, que les principes de Caton seraient déplacés dans la tête d'un *bon homme*? On trouvait cette assertion dangereuse : les gens le mieux faits pour me comprendre s'en fachaient.

Etais-je touché de ce qu'un poète se peignait sur le déclin du jour dans les retraites des bois,

.... Serrant d'une main plus hardie

Contre son cœur la main de son amie ?

le public, l'honnête & digne public de mes alentours s'en scandalisait.

Ne voulais-je pas être théologien? (comme en effet Dieu me garde, & de l'esprit théologique & de l'esprit de corps!) [d] Il y avait des gens qui s'en indignaient.

[a] On me permettra une remarque en passant. C'est que l'esprit de corps est moins nuisible dans les corps ecclésiastiques que dans les corps séculiers. Il s'y déguise davantage ; il y prend tous les dehors de la modération ; il s'amalgame de son mieux avec la charité. J'avoue qu'il va toujours son train ; mais on sent qu'il est gêné ; ses effets sont moins terribles. Le mal qu'il produit dans un corps d'ecclésiastiques, ce n'est pas parce qu'ils sont ecclésiastiques, c'est parce qu'ils sont corps. Si M. Linguet eût été membre d'un pareil corps, il eût été éconduit avec bien plus d'égards, de

Je connais certainement mieux les hommes qu'il y a dix huit mois. C'est un gain : mais je n'en suis pas redevable à mes souscripteurs.

Après ces longs préliminaires sur les *profits d'amour-propre* & les *profits philosophiques* du journal, venons au fait, c'est-à-dire aux *profits pécuniaires*.

Savez-vous combien d'argent j'aurai gagné en dix-huit mois ? Cent cinquante livres de France : est-ce assez ?

Et savez-vous combien je voudrais avoir de bénéfice annuel ? Six cents livres de France : est-ce trop ?

Pour y parvenir , il faut nous arranger. Car le nombre de mes souscripteurs n'aug-

ménagemens & de charité. On aurait longuement délibéré ; on aurait balancé , temporisé , cherché des biais , proposé des arrangemens ; on lui aurait témoigné bien du regret de le perdre ; on aurait traîné la chose en longueur. . . Et puis , on l'aurait rayé du tableau , ne pouvant faire autrement. Je le dis très-sérieusement à l'honneur de la religion : jamais un corps d'ecclésiastiques ne se portera aux mêmes excès qu'un autre corps. Du mélange de l'esprit du christianisme avec l'esprit de corps résultera une marche plus embarrassée , plus équivoque , si l'on veut : mais il y aura toujours aussi plus de modération.

mente presque point. Quoiqu'assez de gens , à ce qu'on dit , me fassent l'honneur de me lire , assez peu cependant veulent souscrire , attendu qu'il en coûte quelque chose ; & le luxe littéraire a fait si peu de progrès parmi nous , qu'un seul journal suffit à plusieurs lecteurs qui forment une association pour ne pas être écrasés par cette dépense.

Je ne puis donc continuer ce journal qu'autant qu'il sera assez du goût de mes souscripteurs , pour qu'ils ne croient pas faire un trop grand sacrifice , en haussant leur souscription d'un sixieme : il n'y a pas là de quoi les ruiner.

Je les supplie de considérer sur cela qu'il n'y a point de journal en Europe qui ne coûte davantage ; qu'ils auront pour bien peu d'argent cent quatre feuilles imprimées ; & que ce journal , tel qu'il est , ne laisse pas d'exiger de moi plus de mille heures de travail par an. Il me semble , Messieurs , que ma demande n'est pas déraisonnable , & ne doit pas me faire perdre un seul souscripteur.

Un négociant n'aurait garde de révéler ainsi le secret de ses affaires : mais moi , Messieurs , j'ai trop de confiance en votre honnêteté pour vouloir vous faire un mystère de l'état de mon commerce avec vous. Or , vous voyez que je suis en perte , &

qu'il faut absolument, ou quitter les affaires, ce qui serait dût, ou mettre les choses sur un autre pied.

De mon côté, je ferai de mon mieux pour rendre le journal intéressant : & je le pourrai d'autant mieux que vraisemblablement ce sera bientôt ma seule occupation.

Je tâcherai de faire en sorte que les pieces fugitives en particulier soient désormais agréables à lire, & j'espère en venir à bout, de maniere ou d'autre.

Voilà pour ceux qui préféreront le journal *tel qu'il est*.

Mais si quelqu'un l'aime mieux un peu plus à la Française, sans nouvelles politiques, avec d'autres pieces fugitives qui seront envoyées de Paris, avec un journal des spectacles, & n'ayant de commun avec celui-ci que la premiere partie, c'est-à-dire les extraits; il ne lui coûtera que très-peu de chose pour satisfaire son goût : l'abonnement pour la Suisse ne sera que de douze livres de France par an. A ce prix modique on aura de la littérature Française.

Voyez maintenant ce qui vous convient le mieux. Voulez-vous, moyennant une augmentation d'un sixieme, continuer tout bonnement à souscrire pour le *Journal Helvétique*? Aimez-vous mieux, moyennant douze livres de France par an, avoir défor-

mais le journal assaisonné à la Française ?

Quant au parti extrême de ne plus souffrir, trouvez bon, lecteur *bénévole*, que je vous en croie incapable. A peine avons-nous fait connaissance : faudrait-il nous séparer si-tôt ?

Chaque souscripteur est prié de faire réponse à la présente requête dans le courant du mois décembre. C

II. *Essai sur cette question* : Quelle est la meilleure méthode d'établir & d'entretenir les prés naturels & artificiels, relativement aux diverses plantes qui les composent ; & quels sont les moyens de détruire les plantes, insectes, & autres animaux qui leur sont nuisibles ?

*Patriæ sum idoneus, utilis agris,
Utilis bellorum & pacis rebus gerendis.*

JUVENAL, sat. XIV.

Le comité d'agriculture, en imprimant ce mémoire, auquel il a adjugé la moitié du prix décerné pour la question qui en est l'objet, a cru devoir supprimer quelques passages inutiles, ajouter des notes [*] qui servissent d'ex-

[*] Les notes annoncées par des chiffres sont de l'auteur ; celles annoncées par des lettres ont été mises par ordre du comité.

· *plication au texte dans les endroits qui lui ont paru en avoir besoin, & retrancher absolument toute la partie concernant l'effet du gyps sur les prés, comme ne répondant point à sa demande & à son attente.*

J'APPELLE pré naturel, celui qui est composé de plantes que l'homme n'a point semées. Ces plantes sont de différentes espèces, les unes hâtives, d'autres tardives; celles-ci retardent le moment de la récolte, ce qui fait que ces prés ne se fauchent d'ordinaire que deux fois par an.

L'on a imaginé qu'avec un peu plus de dépenses & de soins, & en ne composant un pré que de plantes hâtives d'une bonne espèce, on pourroit faire des coupes plus fréquentes & augmenter ainsi les récoltes; de là l'origine des *prés artificiels*.

On donne ce nom à ceux qui sont semés de plantes choisies, qui demandent un certain soin & ne durent que quelques années, au bout desquelles la nature, qui tend toujours à reprendre ses droits sur les usurpations de l'art, couvre elle-même le sol de plantes (qu'on peut par cette raison appeller *naturelles*) à mesure que celles qui avoient été semées périssent: ainsi le pré artificiel devient naturel. Tel a été probablement le sort de tous les prés naturels que nous connoissons.

Pour mettre de l'ordre dans mes idées sur la question proposée par la Société établie à Genève pour l'encouragement des arts & de l'agriculture, je diviserai cet essai en deux parties.

La première traitera de la manière d'établir les prés artificiels & naturels.

La seconde, des procédés nécessaires ou utiles pour les entretenir. Ici ce que j'aurai à dire sur le dernier objet de cette question, *les moyens de détruire les plantes, insectes & animaux nuisibles*, trouvera sa place naturelle.

P R E M I E R E P A R T I E.

De la manière d'établir les prés artificiels & naturels.

COMME les prés naturels sont composés d'un nombre indéterminé d'espèces de plantes, il me paraît plus simple de commencer par traiter de l'établissement des prés artificiels, qui ne doivent être composés que d'un nombre fixe & déterminé de ces mêmes espèces; mais par préliminaire, je donnerai ici la nomenclature & une description abrégée des plantes employées dans ce but.

§. I. *Nomenclature & description des plantes employées pour la composition des prés artificiels.*

Elles sont en petit nombre & se rangent

sous deux classes, celle des *graminées* & celle des *papilionacées*. Car jusqu'ici ce n'a été que dans ces deux classes qu'on a pris les espèces dont on a composé les prés, parce qu'en effet elles contiennent une quantité considérable de parties farineuses, favoureuses & nutritives.

Les papilionacées portent des semences plus grandes, & donnent un fourrage plus abondant à cause des branches latérales qu'elles poussent de tous côtés; elles sont d'ailleurs très-vivaces & compensent largement, par leur produit annuel, les soins les plus grands qu'il faut prendre de leur culture.

Les graminées ont une tige simple sans branches; elles forment des touffes près de terre. De bons agriculteurs préfèrent leur fourrage à celui des papilionacées, qui contiennent une trop grande quantité d'air & de parties favoureuses. Elles ont de plus l'avantage de conserver leurs feuilles en séchant, tandis que les papilionacées les perdent, & font un grand déchet sur le pré, en les charriant, & dans la fénierie même.

Gramens cultivés.

Voici les espèces cultivées qui appartiennent à la classe des gramens.

I. *Pleum caule recto spicis longissimis calycibus ciliatis oblique truncatis.* Haller,

Historia Helveticarum stirpium. Ce gramen croît spontanément dans la Suisse & aux environs de Geneve, dans les endroits humides & même marécageux; sa tige s'élève à la hauteur de trois pieds, & quelquefois plus haut encore; ses feuilles sont fort larges: c'est le plus grand & le meilleur des gramens. On doit prendre garde de ne pas le confondre avec le suivant qui ne vaut pas la peine d'être cultivé.

II. *Pleum caule imo bulboso declinante glumis calycinis oblique truncatis.* Haller, ibid. n°. 1530. Quoiqu'il soit très-petit & très mince, quelques agriculteurs l'ont pris pour le premier.

III. *Iolium radice perenni locustis contiguis octifloris.* Haller, ibid. n°. 1416. Les variétés de ce gramen pourraient être cultivées, & l'ont même été, soit en Angleterre, soit en Suisse, ou il croît spontanément; mais comme il n'a guere qu'un pied de hauteur, il n'en vaut pas la peine.

IV. L'un des meilleurs gramens, le fromental des Français, *avena diantha flosculis basi villosis majori aristâ geniculatâ.* Haller, ibid. n°. 1492. Il est très-commun en Suisse, sa tige est haute de trois à quatre pieds; ses feuilles sont rudes au toucher, & larges d'environ trois lignes. Cette plante dure de quatre à dix ans, & peut être fauchée jusqu'à

trois fois dans les bonnes années ; cependant on ne la cultive guere en Suisse. [a]

Je ne crois pas que , dans ce pays , l'on ait essayé d'autres gramens que ceux-là avec quelque'espece de succès , si ce n'est peut-être une plante venue d'Amérique , connue sous le nom de *Bird-grass* , à laquelle il paraît qu'on renonce aussi , pour cultiver les suivantes , qui font d'un bien plus grand rapport.

Plantes papilionacées.

I. *LA LUZERNE. Medica caule erecto foliis oblongis serratis racemis erectis siliquis planis iterato contortis.* Haller, ibid. 382. Cette plante , qui nous est venue des pays chauds , est universellement cultivée , & depuis très-long-tems en Europe. Sa tige est haute de deux à trois pieds , ferme , droite & rameuse. Elle se distinguera facilement des autres plantes de la même classe , par sa silique lisse , aplatie , contournée deux ou trois fois à courbures peu distantes. [1] [b]

[a] Son fourrage est trop dur , & le bled réussit difficilement après cette plante.

[1] *Medica caule diffuso capitulis hemisphericis filiculis ramifor* , est une espece extrêmement basse , très-connue en Suisse , sans y être cultivée.

[b] *La luzerne , medica* , &c. est connue dans les environs de Geneve sous le nom de *Jainfoin* ,

II. *LE TREFLE*. *Trifolium caule obliquo foliis ovatis, hirsutis, supremis, conjugatis, vaginis aristatis*. Haller, *ibid.* Il croît spontanément dans toute la Suisse, même sur les hautes montagnes. Sa tige est couchée à terre, rameuse, longue pour l'ordinaire de plus d'un pied. Ses feuilles sont assises au nombre de trois sur des pétioles très-courts; sa silique est ovale, sa semence large & uniforme. Cette plante est assez connue pour qu'une plus ample description soit inutile.

On cultive en Angleterre *Trifolium caul. rep. spicis glabris calycib. fericis ampullascentibus*. Haller, *ibid.* On dit qu'en Irlande il est quelquefois haut de sept pieds. On y cultive encore *Trif. spicis streptibus ovatis densissimis caulibus diffusis*. Haller, *ibid.* Les Anglais font grand cas de cette plante, qui ne dure cependant qu'une année.

On cultive aussi, dans les Pyrénées, un autre trefle, connu depuis peu sous le nom de *faronche*.

III. *L'ESPARCETTE* ou le *SAIN-*

& l'*esparcette*, *onobrychis*, &c. sous celui de *pelagra*; mais ce dernier nom est inconnu en France, où la première de ces plantes n'est connue que sous son nom de *luzerne*; & la seconde porte communément celui de *sainfoin*.

FOIN. [2] *Onobrychis caule erecto ramoso floribus spicatis.* Haller, ibid. Sa racine est longue & vivace; ses tiges droites, rameuses, hautes de plus d'un pied. On la distingue principalement par ses feuilles ailées de huit à dix paires à nervures obliques, tronquées par le haut, le nerf se terminant en pointe, les stipules lancéolées finissant en fil; & par le fruit qui est comprimé, ovale, & couvert d'une écorce épineuse.

Outre les plantes des trois genres dont nous venons de parler, on pourrait encore cultiver avec succès quelques plantes du genre des *hedysarum* & des *coronilla*.

On cultive en Flandres *alfine foliis linearibus verticillatis seminibus rotundis.* Haller, ibid. Son nom usité est *espargouë*.

Récemment on a cultivé en Angleterre la *grande pimprenelle*. *Pimpinella tetraestemon spica brevi.* Haller, ibid. [3] Cette plante est connue en Suisse, & y reste verte pendant l'hiver.

Les plantes, dont le fourrage est le plus

[2] Le premier de ces noms vaut mieux, parce que c'est sous le nom de *sainfoin* que cette plante a été si souvent confondue avec la *luzerne*.

[3] M. Baker en a semé des prés qui lui ont très-bien réussi. (Voyez les mémoires de la société économique de Berne.)

exquis & qu'estiment le plus les habitans du *Simmenthal* & de l'*Emmenthal*, sont une espece de *plantain*, & la *mentrine*.

La premiere, *plantago foliis linearibus spicâ oblongâ*. (Haller, *ibid.*) La seconde est *bistorta major*.

Ces plantes composent les meilleurs pâturages qu'il y ait peut-etre au monde, mais elles ne peuvent pas réussir dans les basses vallées; car, comme l'a observé *Linnaeus*, les plantes qui croissent sur les hautes montagnes, peuvent prospérer dans les vallées; mais elles n'y produisent pas de la graine, & meurent sans se perpétuer.

On fait encore grand cas en Italie d'une espece de sainfoin, nommé dans le pays *fulla*. [c]

Enfin j'ai lu dans un journal, qu'un agriculteur propose la culture des *orries à fleurs blanches*, comme donnant le fourrage le plus abondant & de la plus excellente qualité, moyennant qu'on le recueille avec certains soins. Le seul inconvénient est, qu'il

[c] La *fulla* est encore peu connue dans notre pays, dont on nous annonce qu'elle ne peut supporter les hivers rigoureux. Les agriculteurs des environs de Geneve qui feront des expériences sur cette plante, obligeront le comité d'agriculture, s'ils veulent bien les lui communiquer.

faut planter les orties, fans quoi elles ne rendent passablement que la troisieme ou quatrieme année.

Il est encore quelques plantes, comme *le melilot, les poisettes de Vienne, l'orobe, les poisettes sauvages, le bled sarasin, les raves, les carottes, &c.* qui pourraient tenir lieu de fourrage; mais elles ont deux grands inconvéniens, celui de sécher mal, & celui d'avoir besoin, comme plantes annuelles, d'être semées chaque année.

Il n'entre pas dans mon plan de parler de ces dernieres especes; & quoique je sache que l'on a été très-content, dans divers endroits, de quelques-unes des graminées dont j'ai donné la désignation, je n'en parlerai non plus que par occasion; car le but de la Société paraît être principalement, que l'on traite des plantes cultivées aux environs de Geneve & dans les pays qui l'avoisinent. Une autre raison de mon silence est, que ces plantes ne donnant guere qu'une bonne coupe par an, ne m'ont pas paru d'un rapport assez avantageux pour mériter une culture particuliere.

Je me bornerai donc à celles qu'on emploie le plus volontiers dans l'établissement des prés artificiels & naturels, parce qu'elles donnent des récoltes plus fréquentes.

§. II. *De la maniere d'établir des prés avec les plantes que nous avons décrites.*

Lorsqu'il s'agit d'établir un pré artificiel, soit que ce soit sur un sol déjà occupé par un pré, ou sur une terre en friche, tous les bons agriculteurs veulent qu'on les mette quelque tems en champ; d'abord, afin que la terre s'ameublisse par les différens labours; ensuite, pour avoir deux ou trois bonnes récoltes en bled; & enfin, pour faire périr les racines des plantes qui occupaient précédemment cette superficie; car un pré, remis en pré sans intervalle, fera toujours composé en grande partie des anciennes plantes qui le couvraient.

Du tems où l'on doit semer les graines de prairies artificielles.

Quant au tems & à la maniere d'établir & d'ensemencer les prairies artificielles, les agriculteurs sont fort partagés. Les uns veulent qu'on sème en automne, les autres que ce soit au printems; les uns qu'on mêle le trèfle, la luzerne, l'esparcette, avec de l'avoine, du bled, &c. Les autres, qu'on sème ces premières graines seules.

La règle pour laquelle je me déciderais, serait celle-ci : *toutes les plantes des prairies artificielles, la luzerne exceptée, doivent être semées en automne, & encore sans mélange*

langè d'autres graines , comme bled , avoine , &c. excepté , pour ce dernier cas , le trefle seul.

Je vais tâcher de justifier mon sentiment : d'abord , quant à la premiere partie de la regle que j'établis , qui est *de semer en automne* plutôt qu'au printems , ma grande raison est , que l'on gagne presque une année de récolte.

Les plantes semées au mois de septembre ont le tems de prendre un certain accroissement avant l'hiver ; & durant cette saison rigoureuse , tandis qu'elles paroissent ne faire aucun progrès au-dehors , elles jettent des racines dans les couches inférieures & tempérées de la terre , ce qui les met au printems en état de faire des jets considérables , & de donner , dans cette premiere année , une assez bonne récolte , qui aurait été presque perdue , si ces plantes avaient été semées au printems. Mais , pour que la regle soit exactement vérifiée & éprouvée bonne , il faut que l'on sème au commencement de septembre , afin que les jeunes plantes aient le tems de se fortifier avant l'hiver , & puissent résister aux gelées ; car la grande objection de ceux qui veulent qu'on sème au printems , est que les froids rigoureux font périr les jeunes plantes ; ce qui arrivera tres-rarement , si elles ont acquis une certaine force avant l'hiver.

J'ai *excepté la luzerne* de ma règle générale, parce qu'originale de la Médie, elle craint davantage les frimats : cependant je croirais encore la règle de semer en automne bonne pour cette plante ; car les gelées tardives des mois d'avril & de mai si l'on sème de bonne heure au printemps, & les chaleurs de juin & de juillet si l'on a semé tard, doivent lui faire pour le moins autant de mal sortant de sa graine, que les froids de l'hiver, qui, si l'on suit la règle que j'ai prescrite, ne l'attaquent que lorsqu'elle a déjà pris une certaine vigueur.

Dans le cas où l'on sème au printemps, si les gelées détruisent la semaille, toute récolte est perdue pour l'année ; au lieu que si les froids de l'hiver ont produit le même effet sur les semailles faites en automne, on peut semer de nouveau au printemps le même terrain, sans aucuns frais de labour, & en recouvrant seulement les semailles avec la herse ; tant la terre est alors ameublie & souverainement disposée à la végétation par la gelée, qui a dilaté l'eau qu'elle contenait, & divisé ses diverses parcelles, mieux que le plus excellent labour n'aurait pu le faire. Pour cet effet, il faut profiter du premier beau jour après la fonte des dernières neiges ; la terre ouvre alors ses entrailles & ses pores à toutes les ramifications des racines des plantes.

J'ai dit, en second lieu, *que les plantes dont il est question doivent être semées seules*. La raison en est, que celles qu'on mêle nuisent toujours plus ou moins aux plantes principales; & que quand il est question d'un pré qui doit durer quinze à vingt ans, comme ceux qu'on ensemence de luzerne; ou sept ou huit ans, comme ceux qu'on établit en esparcette, il ne faut pas songer à un petit lucre comme celui d'une chétive récolte en bled ou en avoine; je dis *chétive*, car je désire qu'elle soit bonne si les plantes de luzerne ou d'esparcette sont vigoureuses; & dans la supposition contraire, on ne devrait pas regarder cette récolte de bled ou d'avoine comme un pur gain, puisqu'il est certain qu'une luzerne ou une esparcette mêlée de ces graines donnera une bonne coupe de moins cette première année. [d]

J'ai excepté le treffe de cette seconde partie de la règle générale, parce que cette plante, ne subsistant guère que trois ans, ne paraît pas mériter les frais d'une cul-

[d] Contre l'idée de l'auteur, plusieurs agriculteurs expérimentés assurent que la luzerne & l'esparcette réussissent mieux, mêlées d'un peu d'avoine, pourvu qu'on ait soin de la couper en vert, que lorsqu'on les sème sans aucun mélange.

ture séparée, & que d'ailleurs elle réussit très-souvent, malgré le mélange. [4]

De la culture des terres qu'on convertit en prairies artificielles.

Etant une fois établi qu'on doit semer au commencement de septembre les graines des prairies artificielles & les semer seules, voyons quels procédés sont les plus propres à en assurer la réussite. [5]

[4] L'argument de ceux qui veulent que l'on sème les graines d'esparcette & de luzerne en les mélangeant, est que les plantes de bled & d'avoine mettent les jeunes pousses à l'abri des trop grandes chaleurs ; mais souvent ces mêmes plantes étouffent celles qu'elles ne devaient que conserver ; & d'ailleurs si, selon ma méthode, on sème de bonne heure en automne, les jeunes plantes auront acquis, avant les chaleurs, des racines assez profondes pour n'en pas redouter l'effet. J'ai arraché au mois de juin des plantes de luzerne semées en septembre précédent ; presque toutes leurs racines avaient déjà sept à huit pouces de longueur.

[5] Dans le passage suivant, je ne parle d'aucune espèce d'amendement, ni de laisser reposer la terre une année avant de la semer. Le premier article s'entend sans qu'il soit besoin d'en parler, vu que je ne m'attache ici qu'à décrire la méthode la plus simple & la moins dispendieuse d'établir un pré ; & quant au second, il me paraît que, dans

Je suppose, comme c'est le cas le plus ordinaire, que c'est un champ qu'on se propose de convertir en prairie artificielle; on commencera par le labourer immédiatement après la moisson; à un mois de là, c'est-à-dire vers la fin d'août, on lui donnera un second labour en-travers du premier, & plus profond encore s'il est possible; ensuite, profitant de la première pluie pour semer, on aura soin de recouvrir les semences avec la herse, sans ôter trop minutieusement les touffes des racines du bled; il en doit rester peu si le mois d'août a été pluvieux; & celles que la herse n'enleve pas, pourrissant bientôt en terre, font d'ailleurs une espèce d'engrais.

Si j'emploie une terre épuisée par une récolte aussi hâtive que celle du bled, & qui ne paraît pas convenir à des plantes qui exigent un bon terrain, comme celles dont il est question, c'est ici que ces jeunes plantes, pendant les premiers mois, ne demandent pas une grande quantité de sucs nourriciers; il ne leur faut que de l'eau. J'ai fréquemment

un pays où les denrées sont à un prix aussi haut que dans le Pays-de-Vaud & les environs de Genève, un cultivateur intelligent, & dont les terres sont assez bonnes, doit toujours préférer de les fumer & les cultiver sans cesse, à les laisser reposer.

observé que , dans ces premiers tems , il n'y a pas de différence sensible entre des semences jetées sur un terrain bien fumé , & celles qui le sont sur un terrain qui ne l'est pas ; & même un agriculteur a cru remarquer que les froids faisaient plus de mal aux jeunes plantes de luzernes fumées , qu'à celles qui ne l'avaient pas été ; soit que le fumier leur procure une surabondance de sucs qui les rend plus délicates & plus sensibles ; soit que les vapeurs , qui s'élèvent en plus grande quantité d'un terrain fumé , leur soient nuisibles dans ce tems là.

Le fumier est absolument nécessaire au printems , à moins que le terrain ne soit excellent par lui-même , ou qu'il n'ait été labouré profondément à la pèle , ou même défoncé à la profondeur de deux pieds ; dans ces cas , on pourra attendre à l'année suivante pour en faire usage. Le bon tems pour le charrier est celui d'une forte gelée , qui empêche que les pieds des chevaux & les roues des tombereaux n'endommagent les plantes , & ne crevent la superficie ; & le meilleur tems pour l'étendre est , selon moi , les premiers beaux jours du mois de mars ; il fait alors merveille sur ces jeunes plantes , dont les racines se sont fortifiées pendant l'hiver , & qui sont accoutumées à une terre peu succulente.

Pour semer en automne , il faut qu'un agriculteur soit doué d'un certain tact , qui lui fasse saisir le tems favorable : la réussite dépend de là. Semez huit jours plus tôt , semez huit jours plus tard , vous aurez de grandes différences. En général , il faut se garder de le faire , si le terrain n'est pas humecté profondément ; & si le mois de septembre s'écoule sans qu'il y ait une pluie abondante , il faut renvoyer jusques au printemps. Si les graines tombent sur une terre sèche ou légèrement humectée , ou [ce qui est pis encore] qui sèche lorsqu'une fois les germes se sont développés ; le soleil , qui est encore fort chaud au mois de septembre , brûle & dessèche ces jeunes plantes , de façon qu'il n'en reste presque rien.

Mais après des pluies considérables , vous pourriez semer même en août ; bien sûr alors que , soit l'humidité qui environne vos graines , soit les rosées [6] , très-abon-

[6] La rosée est produite par les vapeurs que la chaleur fait élever d'une terre humide. Pendant le jour elles ne peuvent s'attacher à la superficie de la terre , plus chaude alors que les couches inférieures de l'air qui l'environnent ; elles s'élèvent & se dissolvent facilement dans cet air échauffé des rayons du soleil. La nuit , ces mêmes vapeurs continuent à s'élever de la terre , qui a conservé

dantes dans ce mois , soutiendront & feront prospérer vos jeunes plantes jusqu'à ce que les chaleurs soient diminuées. Si l'on n'a semé à la fin d'août qu'après des pluies peu abondantes , la réussite est fort casuelle ; elle dépendra d'une autre pluie assez forte dans le mois de septembre.

On a beaucoup parlé, il y a quelques années, d'une nouvelle méthode , donnée par M. Thull , pour semer les plantes dont nous parlons. Elle a eu un grand succès dans plusieurs provinces de France.

L'auteur fonde sa méthode sur ce principe, que la terre, pour être fertile, a besoin de fréquens labours, soit pour faciliter l'introduction & la formation des différens sels végétatifs, soit pour extirper les plantes étrangères à celle qu'on cultive ; & sa théorie est justifiée par l'expérience, qui nous fait voir que les prés de luzerne, par exemple, commencent à se dégrader dès la cinquième ou sixième année, quoique la plante

une partie de sa chaleur ; mais ne trouvant plus qu'un air froid qui dépose lui-même une partie de l'eau qu'il contenait, elles s'attachent à la superficie, & sur-tout aux plantes rafraichies par le froid de la nuit, & s'y condensent comme au chapeau d'un alambic.

qui les compose puisse durer plus de vingt ans bien cultivée.

M. Thull veut, en conséquence de ce principe, qu'on sème ces plantes par sillons distans d'un pied, ce qui donnera la facilité de sarcler la terre entre ces sillons, & d'arracher les plantes étrangères. Il prétend qu'un pré établi de cette manière rapportera plus, qu'il faudra la moitié moins de graine pour le semer, & que la luzerne, le trèfle, &c. dureront presque le double.

Je n'ai pu essayer encore cette méthode; mais je me propose de le faire, & je ne doute pas de sa parfaite réussite. Quoiqu'elle fasse plus de frais que les procédés ordinaires, je ne crois pas qu'on y doive regarder, dans un pays où les fourrages sont à un prix très-haut, si d'ailleurs la récolte est plus abondante. [7]

Jusqu'ici j'ai traité en général de la culture des trois plantes dont on compose les prés artificiels; je vais ajouter quelques détails sur chacune d'elles prises séparément.

De la luzerne.

Tournefort dit que la luzerne est rafraî-

[7] Ceux qui voudront apprendre les détails de cette méthode, consulteront *le Recueil de pieces économiques*. Geneve, 1764.

chiffante, propre à calmer les ardeurs du sang, excellente pour refaire les bestiaux qui sont tombés dans une grande maigreur. Cette plante épuise moins que les deux autres la superficie du terrain : sa racine pivotante & profonde va chercher sa nourriture dans les couches inférieures; ce qui fait que le bled vient à merveille après elle. C'est, je crois, de toutes les plantes des prés celle qui donne la plus abondante récolte; il n'est pas rare qu'elle rende soixante-dix à quatre-vingt quintaux par pose de quatre cents toises [e] chaque année. Elle ne réussit point dans les terres fortes, ni dans celles qui sont trop légères. Elle s'accommode cependant d'une terre sablonneuse; mais il lui faut sur-tout une couche profonde de terre végétative, à cause de la profondeur de ses racines. On doit semer de quinze à dix-huit livres [*] de graine par pose. Cette graine doit être choisie colorée, lisse & bien nourrie. Souvent les payfans qui la recueillent, pour gagner davantage, font sécher au soleil les tiges qui la portent, afin que les graines encore vertes, séchant d'une

[e] La toise aux environs de Geneve a huit pieds de France.

[*] La livre dont on parle ici est celle de Geneve.

maniere forcée , puissent se séparer de la plante , & augmenter la quantité de la récolte ; mais ces mauvaises graines se distinguent facilement par leur blancheur jaunâtre & par les rides qui les couvrent.

Le bon moment pour faucher cette plante est celui où les boutons commencent à prendre forme ; la tige de cette plante n'est pas encore durcie , & elle fait un excellent fourrage , qu'on doit cependant avoir soin de tenir au moins deux mois dans la fénierie , avant de le donner au bétail.

La luzerne surabonde en suc nourriciers , & peut être dangereuse seule ; aussi les agriculteurs conseillent-ils de la mêler avec du foin de pré naturel , ou de la paille , avant de la faire manger.

Il faut se garder de la donner fraîche , & sur-tout mouillée ; les bestiaux la dévoreraient avec la plus grande avidité , & en mangeraient jusqu'à en crever.

Il arrive plus souvent à cette plante qu'au trefle & à l'espargette de souffrir des gelées tardives du printems. Dans le cas où l'on voit l'extrémité des tiges pendre en-bas , & les feuilles jaunir , il ne faut pas hésiter de faucher promptement ; elle ne ferait que dépérir , & les nouveaux jets qui pousseront auront bien vite remplacé cette première coupe.

Il faut faucher de même , dès qu'on s'aperçoit que l'herbe de la luzerne jaunit avant que les boutons à fleur aient paru : cette maladie est causée par des chenilles qui rongent les tiges , & que la faux peut seule faire disparaître. [f]

Du trefle.

Le trefle croît spontanément en Suisse. On le trouve par-tout dans les plaines , & j'en ai vu sur les plus hautes montagnes ; mais il est quelquefois si petit , qu'on ne le prendrait pas pour la plante que nous cultivons ; alors il ne produit pas de fleurs.

[f] Comme la luzerne , le trefle , l'esparcette abondent en fucs nourriciers , & que leur végétation est encore très-forte lorsqu'on les coupe , on peut avoir à craindre que leur fourrage ne fermente dans la fénier , quoiqu'il n'ait été ferré que dans l'état de la plus parfaite sécheresse apparente. Cette fermentation produit souvent la moisissure & la putridité réelle du foin , & quelquefois elle a été assez forte pour causer des incendies.

On pare à cet inconvénient , lorsque le tems le permet , en laissant deux nuits de suite sur le pré ce fourrage , en meulons assez gros , pour que la fermentation s'opere en partie , après quoi on l'étend & l'on a soin de ne le ferrer que parfaitement sec.

Il demande un terrain bon & gras. [8]
 On perdrait son tems à le semer en mauvaise terre. Il rapporte, toutes choses d'ailleurs égales, un quart moins que la luzerne, & demande plus de soin qu'elle, pour être

[8] M. Stapfer raconte que, se trouvant en octobre 1760 près du Birsfeld, terrain fort stérile, il vit un trefle fort épais, haut de plus d'un pied, qui avait déjà été fauché deux fois. Il fut fort étonné d'apprendre du propriétaire qu'il n'en avait jamais semé sur cette place, mais qu'y ayant répandu du fumier & de la marne, cette plante y était venue en si grande abondance qu'elle avait étouffé toutes les autres. M. Stapfer fut d'abord d'autant plus surpris de cette merveille, qu'on ne voyait point de trefle dans les prés voisins; mais un examen plus attentif lui en fit appercevoir une grande quantité de si petit qu'on avait peine à le distinguer, & qu'il était tout-à-fait couvert par les autres plantes du pré. C'étaient ces petites plantes de trefle que le fumier & la marne avaient si bien fait prospérer sur le terrain dont parle M. Stapfer; ce qui me fait croire que les variétés qu'on apperçoit dans le trefle, par rapport à sa hauteur, reviennent que de la qualité du terrain sur lequel il a crû. J'ai semé moi-même sur de la bonne terre de jardin de la graine de ces petites plantes de trefle qui croissent spontanément dans ce pays, & leur produit égalait en beauté le plus beau trefle d'Espagne.

fané & recueilli à propos. Il sèche plus difficilement, & la moindre pluie qui tombe quand il est coupé le fait noircir & lui ôte beaucoup de sa faveur & de son prix. Il dure beaucoup moins que cette première plante; mais aussi, pour un beau pré artificiel de celle-ci, vous en trouverez facilement deux ou trois de trefle.

Quoiqu'il demande une terre meilleure que celle qui suffit à la luzerne, il est cependant moins délicat qu'elle, & résiste mieux aux hivers rudes. Il donne plus tôt qu'elle de belles récoltes, étant dans toute sa force la seconde année, tandis qu'elle ne l'atteint qu'à la quatrième ou cinquième.

La meilleure graine de trefle se tire des Pays Bas & de la Flandres; celle des environs de Geneve est très-bonne. En général elle est jaune, rouge ou noirâtre. La première est la meilleure, la dernière la moins bonne.

Il faut à l'apparence que la graine soit luisante, nourrie & sans poussière, de peur qu'il ne s'y trouve quelque semence de *cuscute* (connue chez nous sous le nom de *rache*). Huit ou dix livres au plus suffisent pour ensemer une pose de terrain de la mesure déterminée ci-dessus.

Le trefle doit se couper lorsque les boutons à fleur commencent à s'épanouir. Donné

en verd à l'étable , il engraisse beaucoup le bétail ; mais il lui cause des tranchées venteuses , qui peuvent être mortelles , s'il est mouillé & sur-tout par la rosée ; aussi les bergers intelligens ont-ils grand soin de le mêler d'abord avec d'autre foin pour accoutumer peu à peu les bestiaux à en faire leur unique nourriture , & de ne jamais le leur laisser brouter à la rosée , ni même après la pluie.

De l'esparcette ou sainfoin.

L'esparcette réussit dans toutes sortes de terrains , même dans les plus mauvais , comme les crayonneux & graveleux , pourvu que le labour en soit profond. Elle croît dans les fentes des rochers , & dans les endroits les plus arides.

Il faut la semer un peu dru , l'herbe en fera plus délicate. Elle donne deux coupes par an , si l'on ne la fauche que lorsque les boutons à fleur s'épanouissent ; & trois , si l'on n'attend pas la formation des fleurs. Mais le premier parti est préférable à celui-ci ; & dans ce cas on laissera consommer sur pied , par le gros bétail , la troisième pousse qu'on ne pourrait pas faire sécher assez bien pour pouvoir la ferrer dans la fénrière. Mais comme les pieds du bétail font du mal aux prés artificiels , pour peu

que la terre soit humide & les plantes délicates, on ne doit le conduire sur les prés qu'après la troisième année, & par le sec; & jusqu'alors faucher cette troisième pousse, pour la donner en verd à l'étable, ou la laisser pourrir sur place.

Les feuilles & les fleurs de l'esparcette en font les parties les plus appétissantes, & cependant elles se détachent bien vite de la tige, si l'on n'use de grandes précautions en fénant. Pour mieux les conserver, je voudrais qu'on ne tournât & retournât pas souvent cette plante une fois fauchée; mais qu'on la laissât un jour entier exposée au soleil, & que lorsque la rosée attendrit les nervures des feuilles, on la tournât sans la secouer. Les mêmes attentions seront utiles pour le trefle & la luzerne, toutes les fois qu'elles seront possibles.

On doit juger la graine d'*esparcette* bonne, si la fève est d'un roux tirant sur le jaune. Si elle est noirâtre, elle est échauffée. Celle qui est blanchâtre & ridée, n'était pas mûre quand on l'a recueillie, & n'a été détachée de la plante que par une fraude semblable à celle dont nous avons parlé à l'article de la luzerne.

L'esparcette ne dure que six ou sept ans, & rend moins par an que la luzerne & le trefle; mais aussi, indépendamment de ce qu'elle

qu'elle réussit dans de plus mauvais terrains, son fourrage passe pour être plus salutaire aux bestiaux, & sur-tout aux chevaux, à qui l'on doit donner cette plante en verd, préférablement à toute autre.

§. III. *De l'établissement des prés naturels.*

Jusqu'ici je n'ai parlé que des prés artificiels; mais la méthode que j'ai prescrite est de tous points la même pour l'établissement des prés naturels. Car quoiqu'il paraisse y avoir une espece de contradiction dans ces termes de la question proposée, *établir un pré naturel*, puisque, suivant notre définition, ces prés sont composés de plantes que l'homme n'a point semées, cependant il est très-possible de semer un pré dans l'intention qu'il devienne une fois une prairie naturelle: en y répandant de la poussière de foin de corde, on en fera un pré artificiel pendant les deux ou trois premières années, & naturel pendant tout le reste du tems qu'il durera, puisque les plantes qu'on y aura semées étant toutes annuelles ou bis-annuelles, seront entièrement renouvelées par la nature au bout de ce terme. Je renvoie, pour le tems & la maniere de semer cette poussière de foin, à ce que j'ai dit ci-devant.

(*La suite au Journal prochain.*)

III. *Avertissement adressé à MM. les journalistes, par M. MENTELLE, historiographe de Mgr. le comte d'Artois.*

L'AUTEUR de la *Géographie comparée* ayant éprouvé un retard dans l'envoi de quelques livres qu'il faisait venir d'Espagne pour mettre le plus d'exactitude possible dans la description qu'il prépare de ce royaume & de celui de Portugal, a cru ne pouvoir mieux remplir cet intervalle qu'en s'occupant de la rédaction d'une *Cosmographie élémentaire*, qui ne formant qu'un volume in-8°, avec deux planches & des cartes, pourra être à l'usage d'un bien plus grand nombre d'étudiens que la *Géographie comparée*, & servir aux éducations particulières aussi bien qu'à celles des pensions & des collèges.

Cette *Cosmographie*, dédiée à Mgr. le duc d'Angoulême, est divisée en deux parties, l'une *astronomique*, & l'autre *géographique*.

La partie astronomique est un résumé très-précis, & aussi clair qu'il a été possible, de tout ce que l'on fait par les meilleures observations, & de ce qu'ont écrit les plus célèbres géomètres, depuis Newton jusqu'à ce jour, sur l'état du ciel & sur la théorie des mouvemens célestes.

Pour y mettre de la méthode , l'auteur expose d'abord le système du monde dans toutes ses parties tel qu'il existe ; il traite ensuite de la gravitation universelle , cause unique de tous les phénomènes du mouvement & des irrégularités des corps célestes ; il passe en troisième lieu aux détails qui concernent les apparences , pour rendre raison de ce que l'on apperçoit par ce que l'on fait qui existe ; & il finit par un précis de l'histoire des plus grandes découvertes en astronomie. Il croit que ce morceau , puisé dans les meilleures sources , jettera un grand jour sur cette partie de l'éducation qui avoit jusqu'à présent été abandonnée à la routine & à l'erreur ; & , pour inspirer toute la confiance que ce morceau mérite , il a l'honneur d'assurer qu'il a été dirigé & revu par un académicien dont les premiers géomètres de l'Europe connaissent & considèrent le mérite , & qui s'est prêté avec complaisance & avec zèle à un surcroît d'occupations qui lui paraissait devoir être utile au public.

Dans la seconde partie , il donne quelques vues générales de géographie-physique , puis il passe d'une manière fort abrégée aux divisions des quatre parties du monde , en nommant leurs villes & leurs rivières principales , & en ajoutant quelques mots sur

leur ancienneté, sur la nature de leur gouvernement, &c.

On ne trouvera sur les cartes que les noms cités dans l'ouvrage.

Ce volume paraîtra cet hiver, & la sixième livraison de la *Géographie comparée*, renfermant l'Espagne & le Portugal, le suivra de près.

L'auteur le fera parvenir, *franc de port*, dans tous les lieux où va la poste de France; mais il prie qu'on affranchisse les lettres & l'argent, à *M. Mentelle, historiographe de Mgr. le comte d'Artois, hôtel de Mayence, rue de Seine, fauxbourg Saint-Germain.*

NB. Si quelques-uns de MM. les souscripteurs de la *Géographie comparée* croyaient pouvoir faire usage de ce livre, l'auteur se ferait un devoir de leur offrir la remise d'un cinquième du prix de ce volume, comme ayant acquis ce droit par la souscription de son grand ouvrage; mais à cause des frais de la poste, il ne pourrait faire cette remise à MM. les souscripteurs des provinces qu'autant qu'ils feraient prendre ce volume chez lui.

Il espère qu'on lui pardonnera le retard de la sixième livraison, occasionné par des circonstances étrangères, en considération de la manière utile dont il a employé le temps de ce délai.

IV. *Le retour de l'hiver. Traduit de l'allemand.*

L'HIVER vient à nous, Doris ; il s'avance ; la terre dépouillée de tous ses ornemens , la campagne déserte , la nature en deuil attendent sa venue : mais je crains peu ses rigueurs.

Il n'est plus d'hiver pour moi ; un printemps perpétuel regne dans mon cœur ; l'épouse que j'aime habite avec moi dans cet asyle.

Que nous ôteras-tu , ô triste hiver ! Toutes les productions des campagnes remplissent notre habitation champêtre ; tous les dons de l'automne sont recueillis : l'abondance est autour de nous. Nous attendrons sans impatience l'heure du réveil de la nature.

Craindrions-nous ta piquante froidure ? Une douce chaleur régnera dans notre demeure ; la flamme réjouissante consumera lentement les arbres de la forêt que le tranchant de la hache a renversés , & du coin de la cheminée rustique nous aimerons à voir la neige tombante obscurcir les airs.

Ma retraite est solitaire , & tu vas m'y renfermer : mais l'ennui n'y pénétrera point ; n'ai-je pas des livres pour occuper mon esprit ? Ne verrai-je pas les jeux folâtres de :

mes aimables enfans ? N'ai-je pas ma Doris pour remplir mon cœur ?

Viens, hâte-toi, ô hiver ! nos campagnes sont humides, dépouillées, défigurées : donne-leur un aspect plus riant ! couvre-les de tes vêtemens éblouissans ! que la gelée brillante les embellisse ! suspends tes guirlandes argentées à ces arbres noircis !

Il vient : j'entends gronder les vents orageux, ses précurseurs ; leur souffle glacé achève d'engourdir la nature. Sur les cimes blanchies de ces monts élevés, je vois, ô hiver ! les traces éclatantes de tes pas : c'est là que tu t'assieds sur un trône de frimats ; c'est là que, retiré pendant les beaux jours, tu menaces nos campagnes.

Quand tu descends dans nos vallons, ils s'attristent d'avance ; ils craignent tes approches ; ils se flétrissent. Et l'âme de l'homme se flétrit comme les campagnes attristées... Mon cœur fleurit encore.

Que les asyles solitaires de nos bois me ferment leurs routes sacrées ; que je n'erre plus le long des prairies ; que je n'entende plus le doux murmure des ruisseaux ; que je ne respire plus le simple parfum des fleurs champêtres : je ne regrette point les beautés de la nature ; Doris me reste !

- Je verrai tous les jours son doux sourire : j'entendrai les sons enchanteurs de sa voix ;

je respirerai le parfum de son haleine ; je savourerai ses chastes baisers : les tendres soins de ma compagne chérie , les entretiens de l'amie de mon cœur charmeront les jours de ma solitude. . . O printems ! tu es pour moi par-tout où est ma Doris.

V. Détail de la dernière éruption du Vésuve ; par M. DUCHANOY l'aîné , docteur en médecine de la cour de Naples. Suite.

LES éclairs continuèrent de darder tout le tems de l'éruption ; ils sortirent en des lieux si éloignés les uns des autres , que les habitans de Palma , du Lauro , de Saint-Paul , ceux de Caserta , &c. les jugeaient immédiatement au-dessus de leur tête. On les voyait aussi partir du voisinage de la terre tout autour du Vésuve , à peu de distance de Pompéia , dans la ville de Somma , à Cacciabella , mais sur-tout à Sant-Anastasio. Un gros nuage ne fit guere qu'y passer , & il en sortit une grande quantité d'éclairs , dont la plupart tomberent si bas , qu'ils serpentaient dans les rues , dans les places , dans les cours des maisons : au reste , il n'en arriva aucun autre accident que la peur.

Ce feu des éclairs , quoique pâle & tirant

sur le blanc dans le plus grand nombre , était très vif dans d'autres : il était d'un bleu céleste plus ou moins foncé ; mais il y avait une grande différence dans le feu que jetait le volcan : soit qu'on le vît pur & sans mélange , soit qu'il parût à travers les nuages de fumée , ou qu'il fût réfléchi par les nuages , il paraissait d'un rouge très-foncé & très-vif , excepté à la sortie du goufre , où le rouge , quoique plus éclatant , était moins foncé. Sa lumière se répandait au loin , même quand la fumée l'obscurcissait. Mais dans les momens où rien ne s'y opposait , elle avait tant de force qu'on pouvait lire de Portici toutes sortes de caracteres , & que de Castellamare , pour ne pas nommer des lieux plus proches de la montagne , on distinguait tous les pays circonvoisins , aussi bien que si le soleil eût éclairé l'horison ; & le reflet du feu sur les nuages & sur la fumée était si considérable , que la masse en paraissait encore plus grande aux personnes qui observaient de loin.

La chaleur que répandit cette éruption se porta jusqu'à Portici , quoiqu'éloigné du goufre de six milles. Des personnes de Sant-Lorio , qui en sont encore plus loin , assurent que l'on était obligé de sortir des maisons petites & basses , parce qu'on y étouffait. Des Français qu'on avertit du danger pendant qu'ils

soupaient tranquillement à l'hermitage , éprouverent en fuyant une chaleur tres-forte. L'épaule qui regardait au Vésuve, *rotissait* : c'est l'expression de l'hermite.

Au moment que l'éruption augmentait , on s'aperçut à Albertino & à Caccia-Bella d'une odeur semblable à celle qui sort de la lave tant qu'elle est rouge, ou à celle qu'exhalent les fourneaux où l'on fabrique le fer. Cette odeur précéda la pluie de pierres & de *rapillo* qui tomba sur ces lieux ; elle se porta jusqu'à Portici & même jusqu'à Naples. On la sentit encore mieux dans les lieux élevés, comme à Somma, &c.

Outre les coups redoublés que le Vésuve faisait entendre à chaque explosion , les gens d'Ottajano distinguèrent un grand bruit souterrain , accompagné d'un gros bouillonnement , qui continuerent sans interruption tout le tems de l'éruption. On entendit aussi ces deux bruits à Portici , mais seulement au moment que l'éruption augmenta ; ils furent extraordinaires lors du coup de la grande explosion. On pourrait les comparer à un tonnerre continuel , accompagné de ce bruit que font des vents violens qui s'enfoncent dans les gorges des montagnes. La sortie du feu occasionnait un autre bruit semblable à celui que font les fontaines des feux d'artifice, ou la chute des grandes pluies.

A ce bruit se joignait celui que faisaient les pierres en se heurtant en l'air les unes contre les autres, & en tombant sur d'autres pierres, sur des arbres, des maisons, &c. Ces bruits ne furent pas les mêmes pour tous les lieux, ils différencèrent en raison de la distance des spectateurs, des vents qui les portaient & des montagnes qui les détournaient. A Naples on n'entendit rien ou presque rien, même dans les situations les plus élevées, tandis que le bruit était très-sensible à Avelino, qui en est quatre fois plus éloigné.

La force des coups qui portaient des explosions fut si considérable à Visciano, qu'ils y firent fendre quelques maisons, & que celles qui étaient déjà endommagées d'ailleurs, s'ouvrirent bien davantage. La seule vue du pays suffit pour rendre raison de ce phénomène. Ce village est situé très-haut sur les Apennins, enveloppé dans une espèce de vallon formé par des montagnes plus basses du côté du Vésuve, & plus élevées du côté opposé. Les coups se firent également entendre au Salvatore, qui est à la vérité très-voisin du volcan; ils y furent si forts, que l'hermite crut plus d'une fois ressentir des secousses de tremblement de terre.

Rappelons-nous qu'il partait du sommet de la colonne de feu un courant de fumée qui suivait la direction du vent, c'est-à-dire,

qu'elle allait au nord & au nord-ouest. D'abord elle se porta à Avellino ; là elle se partagea en deux courans : l'un prit sa direction par Bénévent, Montemileto, &c. l'autre par les montagnes de Chinfano, du côté de Monteforte, Foggia, &c. d'où elles s'étendit jusqu'à Montegargano. Il tomba dans tous ces endroits des pierres & des cendres. Il y en eut peut-être de portées plus loin, ce dont on n'a pas pu être informé encore. Mais entrons dans quelque détail des lieux sur lesquels les pierres sont tombées, à commencer par le Vésuve même.

Le pain de sucre fut couvert en très-peu de tems de grosses pierres enflammées, tant à sa partie supérieure que sur les côtés ; mais il en tomba la plus grande quantité dans l'Atrio del Cavallo & vers les Croulle. Ces pierres roulant de la montagne en-bas, là en plus grand, ici en plus petit nombre, elles l'enflammerent du feu le plus vif, feu dont un côté était déjà recouvert depuis quelques momens avant l'éruption par une lave collatérale.

Aussi-tôt que la colonne eut gagné Somma & Ottajano, elle mit le feu aux broussailles & aux bois qui appartiennent à ces deux endroits, qui sont situés sur le sommet de la Somma, au-dessus du fossé de la Vétrana. Ce feu se distinguait facilement de l'autre

par sa pâleur & son pétilllement, non-seulement de Naples, mais de plus loin encore. Un de mes amis, qui était aux eaux d'Ischia, l'observa très-attentivement. Il se trouva blanc & vif; mais cette partie de la montagne lui paraissait une portion du ciel remplie de brillantes étoiles. Dans moins d'une heure il fut entièrement éteint.

Ce que je viens d'écrire se passait au sommet de la Somma; mais la pluie de feu s'étendit beaucoup au-delà, du côté de la ville du même nom, & d'Ottajano, en comptant du centre du cratère jusqu'à l'extrémité de la base de la Somma, deux milles trois quarts. Cette pluie occupa de ce côté un espace d'environ trois milles en longueur, c'est-à-dire environ un mille & un quart du territoire d'Ottajano vers sud-est, & un mille & demi du même territoire à la partie opposée vers nord-ouest. La largeur qu'elle occupa sur la cime des montagnes d'Ottajano & de Somma, fut la corde du cercle qui comprend l'Attrio, c'est-à-dire, un peu moins de trois milles.

Bientôt la pluie arriva sur la ville même de Somma: elle n'y tomba heureusement qu'en petite quantité; mais elle n'en épargna pas ainsi le territoire; la partie qui touche à celui d'Ottajano, fut la plus maltraitée.

Le spectacle fut encore plus affreux, & le

dommage plus considérable dans Ottajano que dans tout autre endroit. Du moment où les habitans apperçurent que l'explosion croissait, à peine se passa-t-il quatre à cinq minutes, qu'ils furent surpris par une pluie, ou, pour me servir de leur expression, par un déluge de feu. Ils voyaient tomber sans interruption, de tous côtés & aussi loin que leur vue pouvait s'étendre, des matieres enflammées. Il y avait des pierres depuis quatre jusqu'à sept pieds de diametre, peu à la vérité, parce qu'elles se brisaient en mille pieces par leurs chocs dans l'air, ou par leur chute contre les corps solides, faisant un fracas horrible, & jetant une prodigieuse quantité d'étincelles. Cependant, après la cessation de cet épouvantable orage, on trouva encore des morceaux de trois à quatre pieds, qui étaient par bonheur très-peu épais, sans quoi ils auraient tout écrasé.

Il y avait encore d'autres motifs de crainte qui acheverent de porter l'épouvante dans cet endroit. On voyait des foudres continuels qui semblaient plutôt sortir du sein de la terre que des airs. L'atmosphère n'était que feu, & les maisons des réverbères enflammés. Des cabanes, des toits & trois mille fagots entassés dans un magasin prirent feu. On appercevait encore un bois de châtaigniers brûler sur la montagne, & quantité

de cabanes dans la plaine. A cet effroi joignez celui que leur devaient causer, 1°. le bruit que faisait la montagne, & qu'on entendait à Ottajano bien plus que par-tout ailleurs; 2°. celui des coups que donnaient les pierres, soit par leurs chocs entr'elles, soit par leur chute; 3°. enfin celui des tuiles dont la plus grande partie fut brisée sur les toits.

Les dommages causés à Ottajano ne finissent point là. Les arbres & les vignes qui ne furent pas brûlés, perdirent leurs fruits de quelque espèce qu'ils fussent, de même que ceux qui étaient plantés sur le revers de la montagne, & ceux qui l'étaient dans la plaine au-dessous, c'est-à-dire, à Caccia-Bella, à San-Genarella, & dans une partie du district de San-Giuseppe: tous endroits qui sont de la dépendance d'Ottajano.

(*La suite au Journal prochain.*)





TROISIEME PARTIE.

LE

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

CONSTANTINOPLE. La peste continue ses ravages ; elle s'est même plus étendue que les années précédentes , puisqu'elle a gagné les villages qui bordent le canal , où les ministres étrangers se retirent pendant les grandes chaleurs. Malgré les précautions qu'ils prennent pour empêcher que ce fléau ne pénétre dans leurs maisons , le portier du baron de Herbert , internonce de la cour de Vienne , en a été attaqué , & est mort le 11 septembre. Plusieurs personnes l'ayant approché pendant sa maladie , l'internonce s'est retiré avec sa famille à Belgradkjoï , village à quatre lieues de la capitale , situé dans l'intérieur des terres. Le secrétaire aulique , M. Tanara , est resté à Bujuckdere , où il a seulement pris un autre quartier ; ceux qui avaient eu communication avec le portier , ont été placés dans une autre maison.

Jusqu'à présent il paraît que cet accident n'aura point de suites ; tous se portent bien, & l'on a lieu d'espérer qu'ils échapperont au danger dont ils étaient menacés.

R U S S I E.

Pétersbourg. Le prince de Ligne, lieutenant-feld-maréchal au service de l'empereur, eut son audience de congé de l'impératrice le dimanche 24 septembre ; mais il différa son départ de huit jours, pour assister aux fetes données au prince de Prusse. S. M. lui a fait présent d'une tabatiere d'or, ornée de son portrait & garnie de diamans.

Le courier qui avait été expédié à Copenhague, avec la ratification du traité conclu entre les deux cours touchant la neutralité armée, est arrivé le 23 septembre, chargé de présens magnifiques pour les comtes de Panin & d'Osternann, & pour le premier commis des affaires étrangères, de même que de la ratification du roi de Danemarck.

Au commencement d'octobre, il est aussi arrivé un courier venant de Spa, qui a apporté au ministre de Suede la ratification du roi son maître de la neutralité armée. On croit que cette ratification ne tardera pas à être échangée contre celle de l'impératrice. Ce ministre en fit aussi-tôt part au comte de Panin : de maniere que cette grande affaire
qui

qui intéressait si fort la sûreté des mers & la liberté du commerce, est maintenant terminée.

Le prince de Prusse est parti de cette capitale le 13 octobre, entre six & sept heures du matin, & a repris la route de Berlin, emportant avec lui les regrets les plus vifs de toute la cour. Il fut accompagné de tous les chambellans, gentilshommes & autres personnes qui l'avaient servi pendant son séjour dans cette capitale jusqu'à Gattchina, où on lui avait préparé à déjeuner.

S U E D E.

Stockholm. On a reçu dans cette capitale l'agréable nouvelle de l'arrivée de S. M. à Gripsholm, & qu'elle jouissait de la meilleure santé. La reine & S. A. R. le prince héréditaire son fils sont partis sur-le-champ pour aller à sa rencontre.

D A N E M A R C K.

Copenhagen. Le vaisseau de guerre le Mars vient de transporter dans ce port l'épouse du conseiller de Lillienfelt, le colonel Ziegler & un capitaine, tous au service de Russie : ils ont accompagné à Falstrand les quatre enfans du feu duc Antoine-Ulric de Brunswick, qui, après avoir débarqué, se sont rendus par terre à Aalborg, où ils ont été reçus par le comte Vosten d'une manière digne de leur naissance ; & deux jours après

leur arrivée, ils sont partis pour Horsens, lieu de leur résidence.

P O L O G N E.

Varsovie. L'ouverture de la diète eut lieu le 2 octobre, avec les solennités ordinaires. Le maréchal de la diète précédente conduisit les nonces dans leur salle, après qu'ils eurent assisté au service divin & baissé la main de S. M. dans la salle du sénat : ils procéderaient aussitôt à l'élection d'un nouveau maréchal ; & les voix se réunirent toutes après quelques débats sur le comte Malachowski, grand-notaire de la couronne.

La diète s'occupa quelques jours après de l'arrangement d'un nouveau conseil permanent. Les difficultés que cette affaire occasionna ne purent être terminées qu'après plusieurs séances : l'élection d'un maréchal de ce conseil a sur-tout éprouvé de grandes difficultés. Le prince Sapieha, grand-maître d'artillerie de Lithuanie, & le prince Stanislas Poniatowski, lieutenant-général de l'armée de la couronne, y prétendaient tous les deux ; les suffrages se sont enfin réunis sur le dernier, qui a prêté serment en cette qualité. On a continué plusieurs anciens membres du conseil ; on en a nommé quelques nouveaux, & tous ont prêté serment.

La place de vice-chancelier de la couronne n'est pas encore remplie ; on assure

qu'elle a été offerte au comte Malachowski, frere du maréchal de la diete, & qu'il l'a refusée. Le comte Potocki, grand-notaire de Lithuanie, est au nombre de ceux qui prétendent à cet emploi. Cette place peut conduire à celle de grand-chancelier; & l'on croit qu'elle vaquera bientôt par la retraite du comte de Posen, qui en est revêtu actuellement, & qui ne desire pas, à ce que l'on prétend, de conserver plus long-tems un poste qui exige beaucoup de tems & de travail. On est maintenant certain que les troupes Russes ont reçu ordre de leur souveraine de quitter ce royaume; mais on n'a pas lieu de croire qu'elles l'évacueront avant que la présente diete ait terminé ses séances.

A L L E M A G N E.

Vienne. Le vaisseau le Prince de Kaunitz, venant de la Chine, est arrivé depuis peu à Trieste avec une riche cargaison, & l'on assure que les intéressés gagneront quarante pour cent. La société qu'ils forment est composée pour la plus grande partie de personnes établies à Anvers & dans d'autres places des Pays-Bas. Son fonds est de six millions de florins. Depuis quelque tems cette société sollicite un octroi; mais la cour ne s'est point encore expliquée là-dessus. On assure que l'empereur a déclaré qu'il ne ferait connaître ses intentions à cet égard, qu'après le retour

des deux bâtimens que le sieur Boltz & la société ont expédiés pour les Indes , & dont on attend le retour à Trieste ou à Livourne dans trois ou quatre semaines.

L'empereur est arrivé dans cette capitale le 22 octobre, de retour de son voyage de Bohême. On dit que ce prince , qui jouit d'une très-bonne santé, se dispose à partir incessamment pour aller dans le Pays-Bas , où il est attendu avec beaucoup d'impatience.

On écrit de Semlin dans la Haute-Hongrie qu'il y était arrivé dernièrement quinze familles , du nombre de celles que l'on nomme les anciens croyans ; elles venaient de Vinriza , village de Servie ; leurs prêtres les accompagnaient. Ces émigrans ayant été interrogés sur la cause de leur retraite, répondirent que c'était pour se soustraire aux vexations qu'ils éprouvaient de la part du commandant actuel de leur province , & qu'ayant entendu parler de la magnanimité de S. M. l'impératrice reine , ils étaient venus chercher un asyle dans les terres de sa domination. Ils ajoutèrent qu'ils seraient suivis dans peu de plusieurs autres familles ; que la province qu'ils viennent de quitter ne contient plus la sixième partie des habitans qu'il y avait pendant qu'elle appartenait à l'Autriche ; & que dans vingt ou trente ans elle serait aussi désertée que d'autres pro-

vines soumises à l'empire Ottoman.

Brunswick. Le mariage de la princesse Auguste Caroline Frédérique, fille aînée du prince héréditaire, avec le prince Frédéric-Guillaume de Wurtemberg-Stutgard, a été célébré à la cour le 15 octobre, & ces illustres époux devaient se rendre à Berlin, après avoir resté quelque tems à Brunswick.

I T A L I E.

Florence. Madame la grande-duchesse est accouchée le matin du 15 octobre, d'une princesse qui a été baptisée le même jour par l'archevêque de cette ville; elle a reçu les noms de Marie Joseph Jeanne Catherine Thérèse. Elle a eu pour parrain & marraine l'infant duc de Parme & l'infante duchesse son épouse, représentés par le comte de Thurn, & madame Marie douairière du comte Degli Albigi.

P A Y S - B A S.

Amsterdam. Il y a maintenant cinq provinces de la république qui ont accepté la neutralité armée, & on ne doute pas que les deux autres ne suivent incessamment cet exemple. La violation du territoire de cette république à S. Martin, les excès commis journellement par les Anglais, ne permettent pas de balancer. Les deux provinces qui n'ont point encore accepté la neutralité armée, sont celles de Zélande & de Guel-

dres ; elles demandent auparavant que les puissances neutres garantissent à la république toutes ses possessions éloignées. Le chevalier Yorke , ambassadeur d'Angleterre , a remis au Stathouder des papiers trouvés sur M. Laurens , relatifs à une correspondance particulière entre un négociant d'Amsterdam , autorisé de l'ordre & des instructions d'un ministre de la même ville , & un commissaire du congrès. S. A. les a remis sous les yeux des Etats-Généraux , qui , après les avoir pris en considération , en ont envoyé copie aux bourgmestres & magistrats d'Amsterdam , accompagnée d'une notification en date du 20 octobre. Le magistrat d'Amsterdam a répondu : Qu'il était connu de chacun que la Grande - Bretagne avait envoyé en 1778 des commissaires en Amérique , pour proposer un accommodement avec les colonies de l'Amérique septentrionale. Que l'on fait de même que ces colonies ont contracté avec la France une alliance défensive , & conclu déjà avec elle un traité de commerce. Que pour prévenir que les puissances jalouses du commerce & de la prospérité de la république , n'obtinsent par un traité particulier avec ces colonies des avantages qui ne sont pas stipulés dans les traités de paix & de commerce ; le magistrat d'Amsterdam avait cru pouvoir faire , des ouvertures pré-

sentées par le commissaire Américain, l'usage que pourrait permettre la situation des affaires & qui se trouvait en leur disposition. Qu'en conséquence il avait donné autant d'espérances qu'il avait cru pouvoir en remplir dans le tems, & avait exigé tout ce que ledit commissaire avait pu promettre, ainsi que ceux qu'il représentait. Ce dernier point consistait principalement dans l'assurance, qu'à l'occasion des négociations actuelles d'accommodement avec l'Angleterre [sous la stipulation de l'indépendance] on ne promit, relativement au commerce, aucun avantage exclusif, au détriment de la république des Provinces-Unies; les bourgeois-mestres, de leur côté, ne promettaient autre chose, sinon que dans les délibérations de l'état qui pourraient être entamées pour un traité de commerce entre les Etats-Unis & LL. HH. PP. ils feraient tout ce qui dépendrait d'eux pour établir de la manière la plus avantageuse, aussi-tôt que l'indépendance de l'Amérique septentrionale aurait été reconnue par l'Angleterre, la navigation & le commerce entre les états réciproques: d'où il résultait naturellement qu'on pouvait projeter de part & d'autre le plan d'un traité auquel, ainsi qu'on devait le prévoir, les souverains respectifs donneraient leur agrément.

Le chevalier Yorke présenta le 10 nov. à l'assemblée des Etats-Généraux un mémoire, dans lequel il se plaint amèrement de la conduite du magistrat d'Amsterdam, à l'occasion de la négociation dont nous venons de parler, & sur-tout demande punition exemplaire du pensionnaire Van-Berkel & de ses complices, comme perturbateurs de la paix publique & violateurs de la loi des nations. Menaçant [au cas que la réponse de LL. HH. PP. ne fût pas conforme à ses desirs] la république du ressentiment du roi son maître, lequel se verrait dans la nécessité de prendre les mesures que le maintien de sa dignité & les intérêts essentiels de son peuple demandent.

E S P A G N E.

Cadix. On apprend du camp de Saint-Roch, que la nuit du 30 septembre un corps de troupes fut chargé de dévalter & de brûler les jardins du gouvernement de Gibraltar, qui s'étendaient jusqu'à la tête de nos lignes. Les soldats mirent fort peu de tems à cette expédition, quoiqu'ils fussent chargés de combler tous les puits. Deux hommes seulement ont été blessés par le canon de la place.

Les ennemis n'ont pas été moins inquiétés du côté du détroit. Dom Barcelo s'est emparé d'une balandre, d'une frégate mar-

chande & d'un autre petit bâtiment qui sortait de la baie. Sur la balandre était la femme d'un colonel Anglais qui sert dans Gibraltar : elle emmenait cinq enfans. Le gouverneur comprenant combien il lui serait difficile d'échapper à dom Barcelo, lui avait donné une lettre de recommandation pour dom Juan de Langara. Cette lettre a produit l'effet que l'on avait lieu d'espérer , & cette dame a été reçue & traitée, ainsi que sa famille, avec les plus grands égards.

Quatorze navires anglais, chargés de vivres & de rafraîchissemens de toute espece, ont attendu sur les côtes de Portugal, à Lagos, près du cap Saint-Vincent, le premier coup de vent d'ouest, & en ont profité pour s'approcher de Gibraltar : le vent & la nuit les ont si bien favorisés, que le chef d'escadre Barcelo n'a pu en intercepter que deux, & Gibraltar a vu arriver les douze autres dans sa rade.

A N G L E T E R R E.

Londres. Le nouveau parlement est rentré le 31 octobre. Le lord Germaine présenta d'abord M. Cronwall pour occuper le poste d'orateur ; le parti de l'opposition aurait désiré que l'on eût continué à lui présenter le chevalier Norton, qui avait desservi cet emploi à sa grande satisfaction dans le parlement précédent, & auquel les ministres

tres n'avaient pu refuser les éloges les plus flatteurs. Mais il a eu du - dessous dans cette affaire, & le parti de la cour l'a emporté de soixante-neuf voix.

Le roi se rendit le lendemain premier novembre au parlement, & prononça un discours d'ouverture, dans lequel il annonce au parlement, qu'il prendra les mesures les plus efficaces pour soutenir dans les circonstances actuelles l'honneur de la couronne & le bien de ses peuples, en leur procurant, lorsqu'il en trouverait l'occasion, une paix avantageuse.

Le roi s'étant ensuite retiré & les communes rentrées dans leur chambre, on s'occupa dans la chambre des pairs de l'adresse de remerciement à faire au roi; & elle passa à la pluralité de quarante - cinq voix.

Les communes s'en étant aussi occupées le 6, elle fut approuvée à la pluralité de quatre - vingts voix.

La détention de M. Laurens fixe toujours l'attention du public. Il y a les défenses les plus rigoureuses de lui laisser voir personne. On ne peut trouver d'accès à son appartement sans un ordre du secrétaire d'état. M. Manning & M. Laurens fils, jeune homme de seize à dix - huit ans, obtinrent la permission de le voir le 14 septembre; mais

ils ne purent prolonger leur visite au - delà d'une demi heure , l'ordre expédié au gouverneur de la Tour en leur faveur enjoignant à ce dernier de ne pas permettre que cette visite fût plus longue. Ces messieurs trouverent ce prisonnier malade d'un flux de ventre & fort amaigri , mais point abattu. Le faisissement que lui causa la vue de son fils , lui fit perdre le tiers du tems prescrit , & il employa le reste à se répandre en reproches sur le traitement qu'il éprouvait sans l'avoir mérité. Il est effectivement mal logé ; l'usage du papier , des plumes & de l'encre lui est interdit , de même que la lecture des papiers publics. Deux officiers de la Tour sont toujours à ses côtés , ils ne firent cependant rien pour empêcher l'entretien. On a appris depuis que sa santé s'est rétablie , mais que l'on ne s'est point relâché de la rigueur avec laquelle on l'a traité jusqu'ici.

Un événement auquel on n'avait pas lieu de s'attendre , fait regarder la réconciliation des colonies avec la mere patrie , comme moins éloignée qu'on n'avait eu lieu de le croire : c'est la défection du général Arnold. Cet officier qui commandait aux environs de New - York un corps de troupes Américaines , est entré en négociation avec le général Clinton par le moyen du major André , qui s'était rendu dans la tente du

premier , travesti en paysan , & lui avait fait des ouvertures de la part de son commandant. Arnold devait se faire envelopper par l'armée anglaise , & leur donner ainsi le moyen de s'emparer des postes importants qu'il occupait. Malheureusement on s'est saisi du major André lorsqu'il retournait à New-York. Il a été conduit à Washington , qui voulant s'assurer aussi d'Arnold , lui manda qu'il irait le lendemain dîner avec lui , accompagné de MM. de Rochambeau & de la Fayette ; qu'il devait faire mettre ses troupes sous les armes , parce qu'ils en feraient la revue & visiteraient les postes qui lui étaient confiés : mais l'aide - de - camp qu'il envoya , ayant parlé d'un espion que l'on venait de saisir , Arnold comprit d'abord qu'il était question du major André ; & sans faire paraître le moindre trouble , il répondit que madame son épouse serait très-flattée de l'honneur que MM. les généraux nommés ci - dessus voulaient lui faire. Après avoir congédié l'aide - de - camp qui lui avait été envoyé , il entra dans un bateau & se rendit sans délai à New - York. Son évasion étant connue , le général Washington fit proposer au général Clinton l'échange du général Arnold contre le major André ; & sur le refus du général Anglais , il a fait pendre ce dernier comme espion.

On a appris depuis qu'il avait fait saisir & mettre aux arrêts le lord Stirlings , sept colonels Américains , & deux membres du congrès : ce qui annonce que la désunion se met parmi les chefs de cette nouvelle république.

L'amiral Rodney était arrivé à New-York ; mais il se disposait déjà à en repartir avec les douze vaisseaux de ligne qu'il y avait amenés , soit pour attaquer M. de Ternay , soit pour retourner aux isles.

F R A N C E.

Paris. Un courier extraordinaire , venant de Madrid , a apporté la nouvelle de l'arrivée de M. de Guichen dans la baie de Cadix le 23 octobre avec dix-huit vaisseaux de ligne & six frégates , ayant sous leur escorte cent navires marchands , tout prêts à entrer dans la baie.

Le roi , par arrêt de son conseil d'état du 9 octobre , ordonne l'ouverture d'un emprunt par forme de loterie remboursable en neuf années. L'emprunt est de trente-six millions consistant en trente mille billets de douze cents livres chacun.

S U I S S E.

Zuric. Nosseigneurs du grand & petit conseil ont élu M. Jean-Henri Ott , lieutenant de bourguemaitre , pour remplir la charge de bourguemaitre , vacante par la

mort de Mgr. Jean-Henri Landolt. La noble Abbaye des bateliers a aussi élu pour la charge de tribun M. Antoine Engelhard. Mardi 21, M. Jean - Gaspard Landolt, ancien chancelier, a été nommé pour remplir la charge de lieutenant de bourguemaître; & M. David Ott, tribun, pour le baillage de Horguen.

Le prince abbé d'Einsidel, Marianus premier du nom, est mort le 17 novembre, dans le commencement de la cinquante-septième année de son âge, & la huitième de son regne. Ce prince était recommandable par les qualités & les vertus les plus éminentes : un esprit orné de connaissances les plus profondes, une éloquence remplie d'énergie, de force & vraiment imposante; il n'avait pas moins de profondeur dans les sciences élevées que de goût pour les arts agréables; il est d'autant plus généralement regretté, qu'il s'était concilié l'estime & le respect de chacun, en ajoutant à toutes ses vertus la plus rare modestie.

F I N.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires.

- I. *Voyage de Vienne à Belgrade & à Kilianna, dans le pays des Tartares Budziacs & Nogais dans la Crimée, & de Kaffa à Constantinople, au travers de la mer Noire; avec le retour à Vienne, par Trieste. Fait dans les années 1768, 1769 & 1770, par NICOLAS - ERNEST KLEEMAN.* Page 3

- II. *Mémoires de la société établie à Geneve, pour l'encouragement des arts & de l'agriculture, tome premier, seconde partie, in-4°. A Geneve, 1780, imprimés chez Bonnant; & se trouvent chez Chirol, Du-villard & Bardin.* 21

- III. *Abrégé de l'histoire générale des voyages, &c. Par M. DE LA HARPE. 21 vol. in-8°. Paris, 1780. Hôtel de Thou, rue des Poitevins.* 36

- IV. *L'Intrigue du cabinet sous Henri IV & Louis XIII, terminée par la Fronde. Par M. ANQUETIL, &c. 4 vol. in-12. A Paris, chez Moutard.* 47

II. PARTIE. Pièces fugitives.

I. *Très-humble requête du journaliste à ses souscripteurs Suisses.* 61

II. *Essai sur cette question : Quelle est la meilleure méthode d'établir & d'entretenir les prés naturels & artificiels , relativement aux diverses plantes qui les composent ; & quels sont les moyens de détruire les plantes , insectes , & autres animaux qui leur font nuisibles ?* 70

III. *Avertissement adressé à MM. les journalistes , par M. MENTELLE , historiographe de Mgr. le comte d'Artois.* 98

IV. *Le retour de l'hiver. Traduit de l'allemand.* 101

V. *Détail de la dernière éruption du Vésuve ; par M. DUCHANOY l'ainé , docteur en médecine de la cour de Naples. Suite.* 103

III. PARTIE. Annales politiques de l'Europe. 111



CONTINUATION

DU JOURNAL HELVÉTIQUE ,

Qui paraîtra dorénavant sous le titre de Journal de
Neuchatel , *dédié à SA MAJESTÉ LE ROI DE*
PRUSSE.



ON fera sans doute étonné de voir annoncer encore un Journal , dans un tems où le public est inondé d'écrits de ce genre , dans un tems où il regne un mécontentement général contre leurs rédacteurs , fondé sur la partialité malhonnête & le ton d'aigreur qui n'en affaibissent que trop souvent les jugemens. En effet , dans la plupart de ces feuilles , on en vient jusqu'aux invectives , aux inculpations les plus graves , & l'on ne craint pas d'avilir les lettres , en faisant voir à quel point ceux qui s'érigent en juges des productions de l'esprit sont capables d'oublier les devoirs que de telles fonctions leur imposent.

Mais ce Journal n'est pas nouveau. Son existence date de l'an 1732 , & il a continué sans interruption jusqu'à présent. Les éditeurs , étrangers par rapport à la France , qui n'y tiennent à aucune fac-

tion littéraire , ni à aucun parti , qui vivent sous un ciel tranquille , qui enfin gémissent des querelles scandaleuses dont tous ces écrits périodiques sont fouillés , comme de l'archarnement qu'on y affiche contre des hommes célèbres , ramenant aujourd'hui sous les yeux du public leur Journal imprimé dans un pays libre , *sous les auspices d'un Roi philosophe* , & dans l'exécution duquel ils s'imposent la loi sévère d'éviter avec le plus grand soin ce qu'ils reprochent aux autres journalistes.

Voici une esquisse du plan qu'ils se proposent de suivre.

1°. Donner un extrait raisonné des ouvrages nouveaux qui mériteront un examen détaillé , & s'occuper autant à en faire sentir les beautés qu'à en relever les défauts.

2°. Rassembler ce qui aura paru de mieux dans le genre des *pieces fugitives* , soit légères , soit philosophiques , soit enfin relatives à l'histoire naturelle , aux arts , aux inventions nouvelles , &c.

3°. Reprendre l'ancien & instructif *Journal des spectacles* , dont le public a regretté l'interruption. (Ils sont sûrs , pour cet objet , de leur correspondant.)

4°. Annoncer tous les livres nouveaux sortis chaque mois des presses , tant du royaume de *France* , que de *Neuchatel* , *Geneve* , & autres imprimeries étrangères.

5°. Enfin, si quelqu'auteur croit avoir à se plaindre de la critique faite de son ouvrage par un journaliste, de quelque pays qu'il soit, & veut en appeler au public, consigner son appel dans ce Journal, pourvu toutefois qu'il y évite les personnalités, les injures, & sur-tout les détails ennuyeux & superflus.

Le premier cahier de ce Journal, travaillé comme on vient de le dire, paraîtra au commencement de janvier 1781, & continuera de se distribuer régulièrement les premiers jours de chaque mois.

Les changemens qu'on y a apportés pour le fonds & pour la forme, permettent d'en fixer désormais l'abonnement annuel à 12 livres pour la Suisse, & 24 livres pour la France & les pays étrangers, le tout franc de port.

O N S O U S C R I R A

A Neuchatel, chez la Société Typographique, qui recevra tous les envois qu'on voudra bien lui faire, pourvu qu'on ait soin de les affranchir.

A Paris, chez M. Perregaux, banquier, rue Saint-Sauveur; &

Chez M. Thiriot, rue de la Vieille - Bouclerie, maison du Parfumeur. Ce dernier se chargera de

différens objets dont on desirera qu'il soit parlé dans le *Journal de Neuchatel*, comme estampes, musique, livres, &c.

N. B. On pourra souscrire aussi chez les principaux Libraires de l'Europe.

